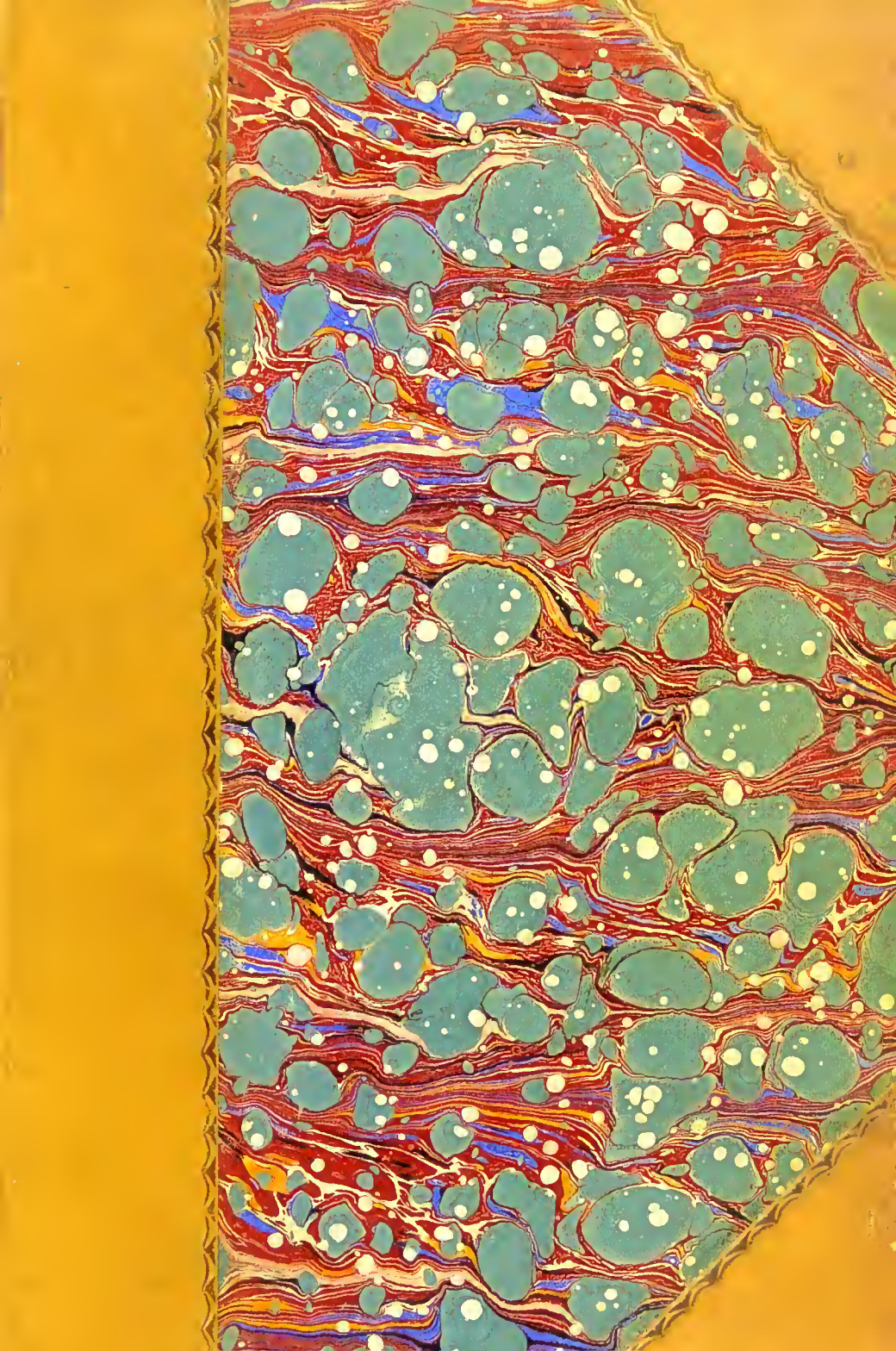


Hb2.64

R38565

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b21979170

SUR LES

CONTAGIEUSES

ET

MAUDITES BUBAS

HISTOIRE ET MÉDECINE

FRANCISCO LOPEZ DE VILLALOBOS

SUR LES

CONTAGIEUSES

ET

MAUDITES BUBAS

HISTOIRE ET MÉDECINE

Salamanque, 1498

Traduction et Commentaires

PAR

le Dr E. LANQUETIN

CHEF-ADJOINT DU SERVICE MÉDICAL DES CHEMINS DE FER DE L'OUEST

ROYAL COLLEGE OF PHYSICIANS, EDINB. LIBRARY

PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1890

PRÉFACE

Il y aura bientôt quatre cents ans que Francisco Lopez de Villalobos a composé son Traité des Bubas pestilentielles.

*Imprimé à Salamanque, en 1498, cet ouvrage est le premier qui ait été publié en Espagne, sur la maladie vénérienne; il ne parut pas séparément, mais à la suite de l'*Abrégé de la Médecine *du même auteur et portait comme titre :* Sur les contagieuses et maudites Bubas; Histoire et Médecine.

Trente-deux ans après en 1530, Fracastor, dans son poème immortel, donnait

à la maladie que Villalobos avait appelée ainsi, le nom de Syphilis qu'elle a toujours conservé depuis.

Le Traité des Bubas pestilentielles *écrit en espagnol et en vers n'a jamais été traduit en français.*

Il y a quelques années, M. le professeur Fournier, mon maître et ami, voulut bien m'en confier une copie, que notre regretté confrère, le Dr B. Montejo, lui avait envoyée de Madrid.

La lecture de ce curieux document m'a donné l'idée d'en faire la traduction; en la publiant aujourd'hui, mon but est de faire connaître une œuvre inestimable à cause de sa date et dont beaucoup de mes confrères ignorent jusqu'à l'existence.

Je ne prétends pas leur faire partager la profonde admiration du Dr Montejo pour ce poème, qu'il appelle un vrai trésor d'observation et de consciencieuse exactitude; *cependant, si l'on veut bien considérer l'époque à laquelle il a été*

écrit, on est émerveillé que, malgré les nombreux travaux publiés sur cette affection, rien ne soit venu modifier l'importance capitale des caractères que Villalobos lui attribuait, il y a quatre siècles.

Laissant de côté tout ce que l'auteur nous dit des causes théologiques, astronomiques ou humorales auxquelles il rapporte l'invasion de cette cruelle épidémie, je m'occuperai seulement de la partie médicale de ce Traité *que je vais résumer aussi brièvement que possible :*

Les Bubas pestilentielles *ne sont ni le saphati, ni la gale, ni la lèpre, ni aucune maladie déjà connue ; jusqu'alors pas un auteur n'en avait fait mention, elles sont nouvelles, contagieuses et débutent toujours par l'organe qui a commis le péché de luxure.*

Sur cet organe apparaît la Buba, *dont Villalobos nous donne une description très exacte ; c'est une petite plaie dure, non douloureuse, noirâtre et le plus*

souvent accompagnée d'un engorgement des ganglions inguinaux.

Après un certain temps, des symptômes généraux se déclarent qui attestent le complet envahissement de l'organisme par la maladie; ce sont l'abattement, la lassitude, l'anémie, la céphalée, les troubles de la vue et du sommeil qui précèdent le plus ordinairement l'apparition d'éruptions cutanées, dont les différentes formes sont mentionnées très exactement, taches, papules, vésicules, squames et tubercules.

Bien que ces diverses éruptions puissent se montrer sur toute la surface du corps, Villalobos nous indique d'une manière très précise, le siège habituel de chacune d'elles (tubercules au visage, squames à la plante des pieds et à la paume des mains, etc.); il nous dit ensuite que ces éruptions ont une couleur spéciale, qu'elles ne donnent lieu à aucune démangeaison et qu'elles laissent après elles des cicatrices; il appelle ensuite

notre attention sur l'engorgement des ganglions cervicaux postérieurs.

Passant aux douleurs articulaires si fréquentes dans cette affection, il les décrit avec soin, nous signalant les jointures le plus souvent atteintes et l'ordre dans lequel elles le sont le plus habituellement; puis il mentionne les douleurs ostéocopes, qui deviennent plus intolérables pendant la nuit, les diverses lésions osseuses et leur siège le plus ordinaire à la crête des tibias (le lecteur reconnaîtra facilement dans ces lésions, les périostites, les périostoses et les exostoses), et enfin les tumeurs et les ulcérations gommeuses.

Après une allusion discrète aux lésions viscérales, Villalobos termine en affirmant que les Bubas pestilentielles *sont une maladie chronique et générale; bien qu'il les déclare rebelles à toute médication, cependant il consacre une vingtaine de strophes à l'énumération de leurs différents traitements.*

On voit par cette rapide analyse, combien Villalobos avait observé naïvement et toutefois judicieusement, l'affection qui venait de s'abattre sur l'Espagne et si l'on considère l'époque (1498) à laquelle il écrivait son œuvre, on ne saurait lui demander une description plus complète. « *Pour bien juger le poème des* Bubas pestilentielles, *nous dit le Dr Montéjo* (La Sifilis, Madrid, 1863), *il ne faut pas l'examiner avec le criterium de nos jours, il est nécessaire de se rendre compte, à travers le temps parcouru, des conditions d'intelligence et d'instruction qu'il fallait réunir pour écrire à cette époque un si remarquable* Traité; *l'auteur avait l'esprit d'analyse et de comparaison, si nécessaire pour n'accepter la certitude de ce que lui enseignaient ses contemporains, qu'après l'avoir passé au creuset de sa propre critique; il avait assez d'indépendance et de raison pour ne point tout expliquer, avec la médecine transmise par ses prédécesseurs.* »

En signalant une œuvre aussi digne d'être connue, M. le professeur Fournier aura contribué aux progrès de la science médicale; quant à moi personnellement, je suis heureux de lui témoigner toute ma reconnaissance pour m'avoir jugé capable d'entreprendre cette tâche honorable, malgré les nombreuses difficultés qu'elle présentait.

J'ai joint à ma traduction le texte original de Villalobos, dont M. le Dr Bétancès a bien voulu prendre la peine de revoir les épreuves. Qu'il reçoive donc ici mes plus sincères remerciements pour ce labeur ingrat et pour l'extrême obligeance qu'il a toujours mise à m'aider de ses excellents conseils.

VIE ET ŒUVRES

DE

VILLALOBOS

VIE ET ŒUVRES

DE

VILLALOBOS

Il serait tout à fait inutile de chercher dans les historiens et biographes nationaux ou étrangers, une notice exacte sur la vie et les ouvrages de Francisco Lopez de Villalobos; les renseignements qu'ils nous ont laissés renferment autant d'incertitudes que de contradictions.

Grâce aux patientes et ingénieuses recherches de son compatriote et grand admirateur le Dr Montejo (1), nous sommes fixés maintenant sur la date et le lieu de naissance de l'auteur du poème *des Bubas pestilentielles*; nous connaissons les principaux événements de sa vie et nous possédons la liste de ses différents ouvrages.

Ces recherches sont consignées dans la préface du livre (2) du Dr Gaskoin qui les a complétées et enri-

(1) L'auteur de *La Sifilis y las enfermedades que se han confundido con ella;* Madrid, 1863.

(2) *The Medical Works of Villalobos;* Londres, 1870.

chies de documents pour la plupart inédits; j'ai utilisé ces divers documents pour la rédaction des notes biographiques et bibliographiques qui vont suivre.

D'après Astruc (1), Francisco Lopez de Villalobos serait né à Tolède; d'après Anastasio Chinchilla (2), il serait né à Valladolid; Morejon (3) croit avec Capmany (4) qu'il était originaire de la Vieille-Castille; il est digne de remarque que le nom même de Villalobos n'ait pas mis plus tôt sur la trace du véritable lieu de naissance de notre médecin-poète.

Ce nom était celui d'un domaine de la province de Zamora, situé dans le Cercle judiciaire de Benavente et le diocèse de Léon; ce domaine appartenait à la famille des Osorios qui, au titre de marquis d'Astorga, joignait ceux de seigneur de Villalobos, Villaprando, Castroverde et autres lieux.

« En recherchant quels étaient les villages et les vassaux du marquis d'Astorga, j'ai été frappé de ce fait, que ce grand seigneur portait le titre de comte de Villalobos et que ce titre était plus ancien dans sa famille que celui de marquis d'Astorga.

Grâce à l'extrême obligeance d'un descendant de cette famille, j'ai eu l'occasion de lire la copie du testament de l'un de ses ancêtres, Jean Alvarès Osorio, seigneur de Villalobos; dans ce testament fait à Castroverde le 25 août 1417, j'ai été fort surpris de voir

(1) *De morbis venereis*, t. I, p. 30.
(2) *Anales historicos de la Medicina en general*, t. I, p. 103.
(3) *Historia bibliografica de la Medicina española*, t. I, p. 315.
(4) *Teatro historico de la elocuencia castellana.*

qu'un grand nombre de personnes mentionnées dans cet acte, avaient ajouté à leur nom ceux de Villaprando, Castroverde ou Villalobos (1). »

Il est tout naturel d'admettre que, suivant en cela l'usage généralement adopté à cette époque, notre jeune licencié, qui s'appelait en réalité Francisco Lopez, ait ajouté à son nom celui du domaine où il était né.

Quant à l'année de sa naissance, on peut la fixer d'une manière certaine, d'après une lettre en latin qu'il écrivit au docteur Gonzalez de Moros ; cette lettre se trouve à la fin des *Congressiones* (2) et se termine ainsi : « Par ce qui précède et que tu sais déjà, tu te convaincras des mensonges de l'astrologie; qui que tu sois, ignore-les toujours ! Quant à moi, si les dieux me favorisent, si la fortune me sourit, jamais mon fils ne sera médecin, à moins qu'il n'échappe à mon pouvoir et pourtant je ne fais que commencer ma carrière, car je n'ai encore que trente-trois ans. Adieu. »

Si Francisco Lopez, que nous nommerons désormais Villalobos, avait trente-trois ans en avril 1507, il était donc né à la fin de 1473, ou au plus tard, dans les premiers mois de 1474.

Il étudia la médecine à Salamanque et ce fut pendant son séjour à l'Université de cette ville, qu'il écrivit en langue castillane et en vers, son premier ouvrage contenant l'*Abrégé de la Médecine*, d'après les Canons

(1) Lettre du Dr Montejo au Dr Gaskoin.
(2) *Congressiones vel duodecim principiorum liber*, 1514.

d'Avicenne et suivi du *Traité des Bubas pestilentielles;* cet ouvrage fut publié en 1498.

Villalobos était alors dans sa vingt-quatrième année et si l'on admet, ce qui n'est point exagéré, qu'il ait mis quatre ans à composer cet ouvrage ne contenant pas moins de deux mille cinq cents vers, on voit qu'il avait vingt ans au plus, quand il le commença; pendant ce temps, il s'était livré à une étude approfondie du mal jusqu'alors inconnu, qui venait de s'abattre si cruellement sur l'Espagne.

A cette époque, Villalobos n'était pas encore docteur, mais comme le dit le Dr Montejo « il avait eu l'heureuse chance d'étudier la médecine dans cette Université de Salamanque, déjà justement célèbre par la science de ses maîtres; leurs généreux conseils lui permirent d'étendre les inclinations naturelles de son esprit et d'acquérir cette fabuleuse érudition dont il donna plus tard un si brillant exemple; il arriva jeune encore, à posséder la science de ses contemporains, avec la rare perfection utile pour entreprendre et mener à bonne fin une œuvre de cette importance. »

On ignore absolument où Villalobos prit son grade de Docteur, on ne sait pas davantage où il commença l'exercice de la médecine, bien que, d'après Chinchilla, ce fût à Valladolid, mais cette assertion ne repose sur aucune preuve sérieuse; ce qui est certain, c'est que seize ans après la publication de son *Traité des Bubas* en 1514, on le trouve médecin de Ferdinand le Catholique.

Le père et le grand-père de Villalobos avaient été médecins de l'illustre famille d'Astorga et lui-même

avait l'intention de se consacrer au même service, mais comme il le dit, la fortune en décida autrement et le jeta dans la dévorante atmosphère des Cours; il est probable que ce fut par la haute protection du marquis d'Astorga, cousin germain (1) du roi, qu'il obtint cette haute fonction près de Ferdinand V. Il l'occupait encore, lorsque deux ans plus tard, le 23 janvier 1516, ce souverain mourut empoisonné par un breuvage que la comtesse de Foix, sa seconde femme, lui avait fait prendre, dans l'espoir de lui rendre la puissance de perpétuer sa race (2).

Profitant des loisirs que lui laissait son service près du roi, Villalobos s'adonna à la littérature et fut nommé chef de la secte des Érudits (3); l'année précédente, en 1515, il avait publié la traduction en prose de l'*Amphitryon* de Plaute (4); à cette époque déjà, il songeait à s'éloigner de la Cour, cependant il y resta près de vingt-cinq ans encore.

Après la mort de Ferdinand, il partit pour l'Italie où il assista, comme spectateur, aux guerres que Charles-Quint livrait aux Français; grâce à son talent universellement reconnu, il devint alors son médecin par quartier et il est hors de doute qu'il passa près de lui une grande partie de sa vie.

(1) Par alliance.

(2) Les enfants de Ferdinand et d'Isabelle étaient tous morts, à l'exception de la plus jeune des filles, Jeanne la Folle, veuve de Philippe, fils de Maximilien Ier.

(3) Les Érudits voulaient que les auteurs dramatiques s'inspirassent seulement, dans leurs ouvrages, des chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque ou latine.

(4) *Biographie universelle ancienne et moderne;* Paris, 1827.

Si l'on en juge par le passage suivant tiré de la glose de sa Cancion (1), ses fonctions près de Ferdinand et de Charles-Quint ne lui rapportèrent que des déboires.

« J'ai servi jusqu'à la mort, ce qui me reste de vie ne peut s'appeler vivre et ne me sert qu'à ressentir les peines et les douleurs, compagnes inévitables de la vieillesse. Mes travaux ont eu pour objet, non pas la confection de chaussures pour les pauvres paysans, mais le soin de la santé des plus puissants et des meilleurs princes qui soient sur terre.

« Voilà ce que j'ai fait, grâce à une assiduité de tous les instants, après avoir passé bien des nuits sans sommeil et beaucoup d'autres, en étendant sur le plancher mes membres endoloris, et bien que de tout ceci, Leurs Majestés eussent été les témoins éclairés, je n'ai jamais possédé dans leurs palais une place pour m'abriter ; jamais elles ne m'ont donné à manger pour mon fils (2), ce qui était la moindre des choses qu'elles pussent faire... Fou que je suis de me souvenir, au moment où la mort détruit chez moi toutes les bases de l'édifice ; quand mes yeux voient à peine, que mes oreilles n'entendent plus, que ma barbe blanche est tombée et que je n'ai plus de dents pour manger, si par hasard on m'offrait du pain ! »

(1) *La Cancion* fait suite à *Los problemas*, dernier ouvrage de Villalobos, qui fut publié en 1543.

(2) Ruy Lopez de Villalobos, navigateur. Expédié en 1542 par don Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne (Mexique), avec deux vaisseaux pour reconnaître les îles situées à l'ouest, il mourut misérablement dans l'île d'Amboine (une des Moluques).

Ces lignes ont été écrites en 1543, quatre ans après l'époque à laquelle Villalobos, triste et découragé, paraît avoir quitté la Cour et s'être retiré à Valladolid (1). Si sa science véritablement hors ligne lui a valu le respect et la confiance des souverains qu'il a servis et des satellites qui gravitaient autour d'eux, on voit qu'on oubliait de le récompenser non seulement selon ses mérites, mais encore selon la plus stricte équité.

Si l'on s'en rapporte au passage suivant du livre (2) du Dr Guardia, Villalobos aurait été la propre cause de son malheureux sort :

« Malgré son esprit ingénieux et sa facilité de caractère, il ne fit point fortune, étant de ceux qui, à la satisfaction des appétits vulgaires, préfèrent l'indépendance et le droit de fronder les sottises et de se moquer des sots. Frondeur et caustique, il eut contre lui bien des gens qui mirent obstacle à sa prospérité et se vengèrent de sa supériorité en le réduisant à vivre modestement. »

Bien qu'on ne trouve nulle part l'indication de la date de sa mort, il est peu probable que Villalobos, qui souffrait d'une hernie scrotale de dimensions peu communes, ait vécu longtemps après l'époque à laquelle il publia *Los Problemas* en 1543; quoiqu'i en soit, comme l'a fait très judicieusement observer le Dr Gaskoin, il est prudent de se tenir en garde

(1) Don Anastasio Chinchilla (*Anales historicos de la Medicina*, t. I).

(2) *La Médecine à travers les siècles;* Paris, 1865.

contre ceux de ses biographes qui l'ont désigné comme médecin de Philippe II, car à l'avènement de ce prince (1556), il aurait été dans sa soixante-dix-huitième année.

Voici la liste des ouvrages de Villalobos avec la date de leur publication :

1° El Sumario de la Medicina con un Tratado sobre las pestiferas Bubas, 1498.

2° Congressiones vel duodecim principiorum liber, 1514.

3° Traduction en prose de l'*Amphitryon* de Plaute en 1515.

4° Glossa in Plinii historiæ naturalis, primum et secundum libros, 1524.

5° Los Problemas de Villalobos que trata de cuerpos naturales y morales y dialogos de Medicina y el Tratado de las tres Grandes y una Cancion y la Comedia de *Amphitryon*, 1543.

La Comédie d'*Amphitryon* qui termine los Problemas est la réimpression de la traduction de Plaute, publiée en 1515.

Ces différentes œuvres ont été réunies et rééditées à Saragosse en 1544.

Sumario de la Medicina (1) *en romance trovado* (2), *con un tratado sobre las pestiferas bubas por el licẽciado Frãcisco Lopez d' Villalobos, estudiante en el estudio de Salamãca, hecho a contemplacion del muy magnifico y ylustre señor el marquès de Astorga, emẽdado y corregido por el mismo. Imprimido en el cibdad de Salamãca à sus espẽsas de Antonio de Barreda, librero, año del nacinimiento de nuestro Saluador MCCCCXC y VIII.*

L'*Abrégé de la Médecine* est un petit in-12 en lettres gothiques, contenant vingt-huit feuillets non numérotés et imprimés sur deux colonnes; il ne renferme pas moins de deux cent cinquante strophes dont chacune est composée d'une double stance de cinq vers.

L'avant-propos est en prose latine; il contient un chaleureux panégyrique de la science médicale, en même temps qu'une attaque virulente contre les empiriques qui, au début, traitaient les maladies avec une déplorable ignorance.

(1) *Abrégé de la Médecine* en vers castillans, avec un *Traité des Bubas pestilentielles*, par le licencié de Villalobos, étudiant à l'Université de Salamanque, fait pour complaire au très magnifique et illustre seigneur le marquis d'Astorga, revu et corrigé par le même. Imprimé en la ville de Salamanque, aux frais de Antonio de Barreda, libraire, en l'an de la naissance du Sauveur, 1498.

(2) *En romance trovado*, en vers castillans ; *romance* était le mot principalement employé jusqu'au XVI^e^ siècle, pour désigner en Espagne la langue vulgaire, c'est-à-dire le castillan.

Suit une préface en espagnol dans laquelle Villalobos, après avoir réclamé l'indulgence du public, adresse une courte invocation à Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit et à la Vierge pleine de grâces et de bonté, et nous donne les raisons pour lesquelles il a renoncé à s'occuper des traductions latines demandées par le marquis d'Astorga; il nous indique ensuite les motifs qui l'ont engagé à écrire l'*Abrégé de la Médecine*, dans lequel il s'occupera des maladies endémiques et particulières, d'après les Canons d'Avicenne.

Vient ensuite le poème « *La fleur de la Médecine, en style léger* », comme le dit l'auteur lui-même.

Les huit premières strophes sont consacrées à la louange du marquis d'Astorga, l'un des plus grands seigneurs de la Péninsule; la neuvième est une invocation à Esculape, Hippocrate, Archigène, Galien, Rhazès et Avicenne.

Villalobos, dans les strophes suivantes, nous donne une définition de la médecine, décrit les tempéraments et leurs variétés, les quatre humeurs, les membres, parmi lesquels il range le cerveau, le cœur, le foie et les organes génitaux, d'après lui de beaucoup les plus importants, les esprits animaux et la chaleur animale; il passe ensuite à la description des différentes maladies.

L'une d'elles, à laquelle il consacre huit strophes, est le *Mal d'amour*; ces strophes sont intéressantes et leur traduction ne m'a pas paru déplacée dans un travail sur la maladie vénérienne.

« Le *Mal d'amour* provient d'une imagination déré-

glée; il existe quand un homme est fou par amour. Il faut tenir pour certain que l'intelligence n'a rien à faire avec cette insanité ; l'imagination et les pensées bestiales constituent une force formidable qui trompe et défie les autres facultés et a sur les sensations une telle influence, qu'elle les entraîne toutes dans la même voie : la mémoire, l'ouïe, la vue, les désirs se trouvent englobés dans une seule et unique occupation.

Une fois conquise par un visage, cette forme de pensées donne aux sens l'idée de la beauté, de la grâce, de la séduction, de l'honnêteté dudit visage ; elle leur fait connaître l'espérance qu'ils peuvent avoir et comment ils doivent s'y prendre pour réussir.

Après avoir accueilli tous ces faux témoins, car je puis affirmer que ces jugements sont erronés, l'intelligence perd sa force, sa faculté de raisonnement, sa sagesse et sa prudence ; l'aveuglement de l'une entraîne celui de toutes les autres, car c'est l'imagination qui donne au cœur cette excitation maudite et le plonge dans le brasier le plus ardent, provoqué et surexcité qu'il est incessamment par le désir. »

Signes auxquels on reconnaît qu'un homme est amoureux :

« L'homme amoureux néglige ses affaires, perd le sommeil et l'appétit, soupire, éprouve de l'humeur et des dégoûts, il a des accès de chagrin et recherche la solitude ; rien ne lui profite, ses forces disparaissent, son teint se fane ; si on lui parle d'amour, son pouls devient faible et intermittent, son abattement

ne se dissipe que lorsqu'il voit la dame de ses pensées. »

Quant au traitement du *mal d'amour*, il est des plus originaux ; le patient devra se conformer strictement aux dix prescriptions suivantes :

« 1° Il devra chasser et s'amuser sans cesse.

2° Pêcher, mais seulement dans les endroits très poissonneux.

3° Ne pas dédaigner la table de jeu.

4° Se mêler assidûment à la société.

5° Fréquenter les promenades publiques.

6° Parents et amis, personnes sages et prudentes, devront faire ressortir à ses yeux les inconvénients et les dangers de ses penchants charnels.

7° Considérant combien est sérieuse son infirmité, ils lui adresseront de durs reproches et le feront fouetter avec des lanières, s'il se refuse à écouter la voix de la raison.

8° Il devra se faire introduire par quelque *Lucio*, auprès de créatures d'un caractère obligeant et facile.

9° Si non, il chargera une vieille matrone (ce genre de personnes connaissant fort bien le métier) de lui trouver une femme.

10° Enfin, il boira à son ordinaire du vin rouge ou blanc ; jamais on n'a vu d'amour qui ne puisse être noyé dans cet excellent breuvage. »

Villalobos consacre ensuite plusieurs strophes aux hernies et aux affections des organes génitaux dont la plus grave, dit-il, est l'impuissance ; il traite successivement de la gonorrhée (à laquelle il assimile les pertes nocturnes), du priapisme et de la pédérastie,

— très en honneur en Italie et à peine connue en Espagne.

La dernière partie de l'ouvrage commence par la fièvre que l'auteur définit ainsi :

La fièvre est une chaleur étrange qui a son foyer au cœur et de là, se répand dans tout l'organisme par l'intermédiaire des esprits animaux ; le sang descendant par les veines et les artères affecte le corps de telle façon qu'il dévie de son action naturelle.

Viennent enfin les apostèmes et les maladies cutanées.

Ici se termine l'*Abrégé de la médecine* et commence sous forme d'appendice, le poème qui porte ce titre spécial: Du licencié de Villalobos, sur les *contagieuses et maudites Bubas. Histoire et Médecine.*

Villalobos était docteur en médecine et docteur ès sciences, lorsqu'en mars 1514, il publia son second ouvrage intitulé :

Congressiones vel duodecim principiorum liber.

En tête de ce livre sont les lignes suivantes :

Continet opus hoc duos tractatus : in primo principia disputanda simpliciter ac nude ponuntur, cum introductione quâdam per singula principia intelligenda ad philosophos directa, quæ nondum medicinæ vocabuli operum debuere. In secundo principia ipsa, probata et verificata, consumabuntur.

A la suite des Congressiones, l'auteur a inséré dix lettres en latin, adressées à divers personnages pendant une période de douze années (1498-1510) et qui ont une haute valeur historique.

En 1515, Villalobos fit paraître la première édi-

tion de sa traduction en prose de l'*Amphitryon* de Plaute.

« Passionné pour les représentations théâtrales et mécontent avec raison des pièces qu'on jouait à cette époque, il essaya de décider ses compatriotes à prendre les ouvrages des anciens pour modèles de leurs compositions dramatiques. Ce fut dans ce but qu'il publia une traduction de l'*Amphitryon* de Plaute; cette traduction, qui trouva pourtant quelques imitateurs parmi les membres de la secte des Érudits, n'eut aucun succès. »

Découragé par l'inutilité de ses efforts, Villalobos revint à ses études scientifiques, et neuf ans après, il publia ses commentaires de l'Histoire naturelle de Pline.

Glossa in Plinii historiæ naturalis primum et secundum libros, imprimée à Alcalá de Hénarès en 1524.

Son dernier ouvrage, le plus populaire et le plus connu ne parut que longtemps après en 1543; il porte le titre suivant :

Los Problemas de Villalobos que trata de cuerpos naturales y morales y los dialogos de medicina y el tratado de las tres Grandes y una Cancion y la Comedia de Amphitryon.

La première partie traite du soleil, de la lune, des étoiles, des quatre éléments, du Paradis terrestre, et la seconde, de l'homme et de ses différentes humeurs.

Cette seconde partie contient les deux dialogues dont j'ai déjà parlé, l'un sur la fièvre tierce et l'autre

(1) Bibliothèque universelle et moderne ; Paris, 1827.

sur la chaleur animale; les interlocuteurs sont, le Maître lui-même et un de ses élèves nommé Acevedo; puis viennent les *trois Grandes* qui sont le grand bavardage, la grande vanité et le grand rire, dans lesquels l'auteur nous fait une mordante critique des mœurs et des défauts de ses contemporains et enfin la *Cancion* qui est une invocation à la Mort, accompagnée d'une glose des plus touchantes sur la vanité des aspirations humaines.

Le livre se termine par la réimpression de la traduction en prose de l'*Amphitryon* de Plaute, publiée pour la première fois en 1515.

Dédiés au très haut et très illustre prince et seigneur l'infant Don Luiz de Portugal, los Problemas de Villalobos ont eu cinq éditions.

D'après Capmany (1), les Problèmes, saturés d'esprit castillan, fourmillaient d'idées fines, de sentences lumineuses exprimées dans un style bref, concis et pardessus tout, très clair. La trop grande familiarité de ce style pourrait offenser la gravité philosophique, si l'utile critique qui l'assaisonne ne venait suppléer au défaut de dignité.

Ils furent si célèbres, dit Chinchilla (2), que tous, depuis le Roi jusqu'au dernier portefaix, les lurent avec autant d'ardeur que de plaisir; ils firent époque au XVI^e^ siècle et ont été dignes des éloges des médecins et des littérateurs.

(1) *Teatro historico critico de la elocuencia castellana;* Madrid, 1785.

(2) *Medicina española.*

Sur les contagieuses et maudites Bubas.
Histoire et Médecine.

Contrairement aux auteurs de son temps qui écrivaient en grec et en latin, Villalobos a écrit son *Traité des Bubas* en langue castillane, parce que, nous dit-il, le marquis d'Astorga auquel il l'a dédié, a appelé son attention sur ce fait, « *que les médecins de ses domaines, étant peu familiers avec le grec et le latin, le langage ordinaire vulgariserait plus facilement la connaissance des ouvrages scientifiques.* »

Ce Traité est en vers de douze pieds et contient soixante-quatorze strophes, dont chacune est composée d'un double quintil, c'est-à-dire d'une double stance de cinq vers, dont les rimes présentent les dispositions suivantes : le premier vers rime avec le troisième, le second et le quatrième riment avec le cinquième ; il n'y a aucune ponctuation.

On connaît aujourd'hui quatre exemplaires de l'édition primitive de 1498.

Trois sont en Espagne : le premier se trouve à la Bibliothèque nationale de Madrid, le second fait partie de la riche collection du général Don Eduardo Fernandez San Roman et le troisième, qui appartenait autrefois au général marquis de la Romana, est actuellement au Ministère del Fomento.

Le quatrième exemplaire est à Londres, dans la Bibliothèque du Bristish Museum ; il a été acheté en 1860 à l'une des ventes du comte Libri, ce qui per-

met de supposer que dans le principe il a dû appartenir à notre Bibliothèque nationale; elle ne possède plus aujourd'hui que deux reproductions défectueuses du poème de Villalobos, l'une dans Morejon (1) et l'autre dans Chinchilla (2).

Je dois à l'extrême obligeance du Dr Montejo, mort récemment à Manille, alors qu'il était chef du Service de santé des îles Philippines, d'avoir pu faire ma traduction d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale de Madrid.

Notre regretté confrère avait bien voulu en prendre une copie à mon intention et me la faire parvenir par l'intermédiaire de mon excellent maître et ami, A. Fournier.

Voici un passage de la lettre qui accompagnait ce précieux envoi :

« J'ai le regret de ne pouvoir mettre à votre disposition cet exemplaire dont les réimpressions faites de nos jours sont terriblement incorrectes. J'ai tenu à faire moi-même cette copie, afin que vous puissiez mieux apprécier les nombreuses altérations qu'a éprouvées le poème de *las pestiferas Bubas:* je l'ai confrontée très soigneusement avec la reproduction qui se trouve page 105 et suivantes du premier volume des *Annales historiques de la Médecine de Don Antonio Chinchilla*, publiées en 1841.

A part la multitude de lettres qui ont été changées

(1) Morejon, *Historia bibliografica de la Medicina española*, t. I.

(2) Chinchilla, *Anales historicos de la Medicina*, t. I.

pour adapter autant que possible le texte ancien à l'orthographe et aux locutions modernes, vous pourrez voir, en comparant ma copie avec l'ouvrage de Chinchilla, combien celui-ci renferme de mots altérés ou substitués, au point même de faire disparaître absolument l'idée de Villalobos. »

Ces altérations et ces erreurs sont en effet très nombreuses et plusieurs vers manquent complètement dans la reproduction de Chinchilla, qui, du reste, n'est qu'une copie de celle de Morejon.

Le Dr Montejo s'est servi de l'exemplaire de la Bibliothèque nationale de Madrid, pour faire une étude très intéressante du poème de Villalobos, qu'il a insérée dans son livre sur la Syphilis (1).

Après avoir légitimé l'existence de ce poème comme œuvre des temps anciens, et nous en avoir fait connaître l'excessive rareté, il nous met en garde contre les écrivains qui, ne connaissant pas la littérature espagnole ancienne, ont jugé ce précieux document d'après les réimpressions modernes et se sont constitués ses dépréciateurs systématiques.

Passant au poème, il nous en donne une analyse des plus complètes ; chaque strophe est l'objet d'un paragraphe spécial, dont la lecture nous montre quel profond esprit d'observation il a fallu à Villalobos pour observer et décrire d'une façon aussi complète, la maladie nouvelle, au moment même où elle venait d'apparaître en Espagne sous forme d'épidémie.

(1) *La Sifilis y las enfermedades que se han confundido con ella*, por el Dr Bonifacio Montejo; Madrid, 1863.

Comme savant, nous dit-il, Villalobos était de beaucoup supérieur à ses contemporains ; merveilleusement doué au point de vue de l'intelligence, il avait un goût infatigable pour l'étude ; comme littérateur, il était cité parmi les auteurs classiques de son pays ; il écrivait avec tant de goût et d'élégance qu'il était regardé comme un modèle de style et se trouvait désigné comme tel, dans la première édition du Dictionnaire de la langue espagnole.

En 1863, l'année même de la publication à Madrid du livre du Dr Montejo, le Dr Rengifo publiait, à Paris une *Étude sur les premiers syphiligraphes espagnols* (1), dans laquelle il consacre un chapitre à chacun de ceux qui ont écrit pendant la fin du XVe siècle et la première moitié du XVIe siècle; ce sont Gaspar Torrella, Francisco Lopez de Villalobos, Pedro Pintor, Juan Almenar, Miguel Juan Pascual, Nicolas Poll, Rodriguez Ruiz Diaz de Isla et Luis Robera de Avila.

Tous les renseignements contenus dans cette *Étude* sont empruntés aux ouvrages de Morejon et de Chinchilla ; la critique et l'exposé du *Traité* de Villalobos appartiennent seuls au Dr Rengifo.

Les lignes suivantes nous laissent voir combien peu indulgente est la critique de notre confrère sur Villalobos et sur son œuvre.

« Il y a deux personnalités à étudier en Villalobos, celle du littérateur à côté de celle du médecin, la pre-

(1) *Thèse de Paris*, 1863, Pio Rengifo, né à Cali (Nouvelle-Grenade).

mière l'emporte de beaucoup en mérite sur la seconde...

Son petit traité est plutôt une esquisse de la maladie vénérienne qu'un tableau achevé et comme tel laissant bien des lacunes. »

Le seul ouvrage écrit dans notre langue, où il soit question du poëme des *Bubas*, est, à part la thèse du Dr Rengifo, le livre plein d'érudition du Dr Guardia, *La Médecine à travers les siècles*, qui fut publié à Paris en 1865 ; l'auteur consacre quelques pages au poème de Villalobos (1).

Après une courte notice biographique et quelques réflexions sur cette œuvre et sur les copies fautives qui nous ont été transmises, notre savant confrère dit que c'est à Morejon, que nous devons de connaître un des documents les plus curieux de la littérature médicale au XVe siècle et qui, pour les médecins étrangers aux curiosités bibliographiques, a toute la valeur d'une pièce inédite.

Résumant ensuite le poème, il en reproduit les principaux passages en les accompagnant de commentaires qui font parfaitement saisir la pensée de l'auteur ; malgré sa concision, cette analyse nous donne une haute idée du génie médical de Villalobos et de la valeur littéraire de son œuvre.

L'exemplaire de l'édition primitive de Villalobos, qui se trouve en Angleterre, a été découvert à Londres en 1867, par le docteur Gaskoin, médecin en chef de l'hôpital des maladies de la peau, un jour qu'il

(1) *Documents à consulter pour l'histoire de la syphilis*, p. 217 et suivantes.

faisait des recherches professionnelles dans la Bibliothèque du British Museum.

Notre regretté confrère (1) fit part de cette découverte au Dr Montejo, dont il avait lu les travaux sur la syphilis et dont il connaissait la profonde admiration pour le poème de *las pestiferas bubas;* encouragé et guidé par ses excellents conseils, il se livra à une étude approfondie du précieux volume et trois ans après, en 1870, il publia l'*Œuvre médicale de Villalobos.*

Le livre du Dr Gaskoin commence par une dédicace sous forme de lettre adressée au Dr Montejo ; elle est suivie de notices biographiques, bibliographiques et étymologiques du plus grand intérêt.

Grâce à elles, nous possédons actuellement des renseignements certains, inédits pour la plupart, qui nous permettent de reconstituer presque en entier la vie de notre médecin-poète ; nous connaissons la date et le lieu de sa naissance, son séjour à la Cour, ses déboires, ses désillusions, sa triste vieillesse, sa fin malheureuse, et nous sommes fixés sur l'authenticité des ouvrages médicaux, scientifiques et littéraires qu'il nous a laissés, et dont quelques-uns avaient été attribués à l'un de ses homonymes.

Chacun de ces ouvrages est l'objet d'une étude très complète ; après avoir indiqué d'une manière précise l'année et le lieu de leur publication, le Dr Gaskoin en signale les passages les plus importants et nous les

(1) Je viens d'apprendre la mort récente du Dr Gaskoin, qui avait bien voulu m'offrir un exemplaire de son livre.

(2) *The Medical Works of Francisco Lopez de Villalobos;* Londres, 1870.

fait apprécier par de nombreuses citations ; il nous donne ensuite une excellente traduction en vers du poème de *las pestiferas bubas*.

Cette traduction est d'une exactitude d'autant plus grande, que la prosodie anglaise a permis à l'auteur de reproduire presque littéralement et dans le même rythme, les strophes originales ; elle est suivie d'une glose technique des mieux élaborées.

Chaque strophe comporte une note spéciale qui a pour but de faciliter l'interprétation des points obscurs du texte ancien, d'en expliquer les locutions tombées en désuétude ou même disparues de l'idiome national et enfin de nous donner le sens véritable d'un certain nombre d'expressions médicales ou pharmaceutiques; le livre se termine par une traduction en prose de deux dialogues de Villalobos, l'un sur la fièvre tierce et l'autre sur la chaleur animale.

Peu de temps avant la publication de cet ouvrage, il avait paru en Allemagne une traduction du poème de *las pestiferas bubas*, dont le Dr Gaskoin ne nomme pas l'auteur, et sur laquelle il a porté le jugement suivant :

« Je serais heureux d'échapper à la responsabilité de signaler une traduction allemande qui a paru récemment ; quel que soit le mérite qu'elle puisse avoir pour une oreille teutonique, elle ne rend pas justice à Villalobos, ni pour les beautés de son style ni pour les difficultés qu'il a dû vaincre pour composer son poème. Cette traduction est bien plutôt le résultat de l'habileté que de l'étude ; elle est comprise dans un ouvrage défiguré par une rare arrogance de la part de

l'écrivain, qui ne serait pas même justifiée par de plus hautes connaissances que celles dont il a fait preuve dans ces pages. »

Cet ouvrage publié à Breslau en 1870, sous le titre *Zür Geschichte der syphilis* (pour l'Histoire de la Syphilis), est l'œuvre du Dr Raphaël Finkenstein, alors Professeur libre à l'Université de cette ville.

L'auteur avait pour but de faire connaître une vingtaine de syphiligraphes espagnols anciens ; mais parmi ceux qu'il indique comme originaires de l'Espagne, quelques-uns sont notoirement d'une autre nationalité.

Quant à sa traduction du poème de *las pestiferas bubas*, elle laisse en effet beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude, et ne reproduit que très imparfaitement les vérités scientifiques que Villalobos a eu le rare mérite de découvrir le premier.

SUR

LES CONTAGIEUSES

ET

MAUDITES BUBAS

HISTOIRE ET MÉDECINE

PAR

LE LICENCIÉ DE VILLALOBOS

I

Lorsque les Rois Don Fernand et Doña Isabelle (1), très puissants, très vénérés, très unis et très aimés de Celui qui voulut qu'ils fussent victorieux, sages, glorieux et forts; lorsque leur renommée était répandue dans l'univers entier, partout où il y avait des hommes et des lois, ces Princes gouvernaient en paix leurs États, après avoir dompté toute orgueilleuse tyrannie et anéanti tous les tyrans, vassaux et rois,

I

Quando los principes muy poderosos
Muy quistos muy juntos y amados daquel
Que quiso que fuessen asi vitoriosos
Tan sabios tan fuertes y tan gloriosos
Los reys don fernando y doña ysabel
Tenian su fama muy bien derramada
Por el vniuerso do ay hombres y leyes
Y toda soberuia tirana domada
Y toda su tierra con paz gouernada
Destruidos tiranos vasallos y reyes

II

Au temps de cette gloire suprême, puissent-ils la conserver ici-bas et là-haut ! bénis de Dieu (1), adorés de leurs sujets, jouissant d'une grandeur sans égale dans le monde présent, avec plus d'espérances encore pour l'autre, Ils étaient en résidence à Madrid, quand pour nous punir de péchés récents dont nous parlerons, Dieu lança une malédiction générale sur l'Espagne entière et sur tous les pays dont nous avons entendu parler et que nous connaissons (2).

II

En tiempo que estauan en gloria excellente
En quien permanezcan aca y avn alla
Muy buenos con dios y muy bien cōla gente
Con mucha grandeza enel mundo presente
Con mas esperança en aquel de aculla
Estando en madrid en aquella sazon
Por nueuos pecados de quien hablaremos
Prouino de dios general maldicion
Por toda prouincia y por toda nascion
Que nos alcançamos y nos conoscemos

III

Ce fut une pestilence (1) jusqu'alors inconnue, dont poète, prosateur, savant ou historien n'avaient jamais parlé; méchante, sordide, cruelle à l'excès et très contagieuse, elle était terrible et impossible à vaincre. Celui qu'elle frappait, se tenait courbé en proie à d'atroces douleurs, sa faiblesse était extrême, son teint perdait sa fraîcheur et devenait livide. Très vilain mal qui a commencé par l'endroit le plus vilain de notre corps.

III

Fue vna pestilencia no vista jamas
En metro ni en prosa ni en sciencia ni estoria
Muy mala y peruersa y cruel sin cõpas
Muy contagiosa y muy suzia en demas
Muy braua y con quien no se alcança vitoria
La qual haze al hombre indispuesto y gibado
La qual en mancar y doler tiene extremos
La qual escuresce el color aclarado
Es muy gran vellaca y asi a començado
Porel mas vellaco lugar que tenemos

IV

Opinion des Théologiens sur l'origine de ce mal.

Les Théologiens (1) diront que les péchés des chrétiens sont la cause de ce mal. O sublime Providence ! O Justice divine, qui nous inflige si promptement le juste châtiment de nos méfaits, tu as vu le schisme et les dissentions qui séparaient tes serviteurs et tes propres enfants, tu as vu les prêtres et les laïques emportés par leur passion, s'injurier et sans autre motif qu'une différence d'opinion, courir aux armes d'une façon désordonnée

IV

Pone la opinion de los teologos cerca el aduenimiẽto deste mal.

Diran los teologos queste mal vino
Por nueuos pecados delas cristiandades
O gran prouidencia o juyzio diuino
Que tan propia pena executas contino
Segun el camino de nuestras maldades
Que vista la cisma yla gran disension
De tus propios hijos ytus paniguados
Do yglesia y seglares con pura opinion
De apitonamiento sin otra razon
Son puestos en armas tan desordenados

V

L'auteur parle au nom de Dieu.

Et tu as dit : Puisque vous, qui êtes à mon service, vous refusez de combattre l'Infidèle (1) et que les facultés que je vous ai données, vous les employez illicitement pour renverser l'Église et nuire à son œuvre, j'enverrai l'Ange qui vous frappera ; ces mêmes facultés seront réduites à néant, pas un de vos membres ne sera épargné ; impuissants désormais à porter les armes, vous serez soumis aux plus cruelles douleurs.

V

Habla en persona de dios.

Dexiste pues vos no quereis pelear
Contra infieles porques mi seruicio
Y aquellas potencias que yo os quise dar
Quereislas illicitamente vsurpar
Stirpando la yglesia y dañando su officio
El angel os quiero enbiar percuciente
Quenestas potencias os manque y os hiera
Que braço ni pierna ni miembro mouiente
Os dexe que en armas no sea impotente
Con crudos dolores de mala manera

VI

Réponse à une objection possible.

Si vous voyez vos chefs échapper à ce mal, eux qui ont le plus péché, ne doutez pas de ma parole. L'Ange va, ne s'inquiétant pas de rechercher le plus coupable; il frappe celui qu'il rencontre et qu'il sait disposé au péché. Il en fut autrement en Égypte (1), quand Dieu voulut faire périr les premiers-nés de ses ennemis, il fit marquer d'un signe les maisons des Israëlites, afin que l'Ange n'immolât pas les propres amis du Seigneur.

VI

Responde a vna duda que alo dicho podria hazerse.

I en verlos caudillos que mas an peccado
Daqueste mal saluos no dubdes en esto
Que ya desquel angel se va desmandado
No mira ni cura quien es mas culpado
Mas hiere al que halla y conosce dispuesto
Que quando en egipto dios quiso matar
Alos mayorazgos de sus enemigos
Las casas judaicas mando señalar
Que si esto no fuera tan bien fuera a dar
El angel conbate a sus propios amigos

VII

Seconde réponse et conclusion.

Il arrive aussi et je n'expliquerai pas ce mystère, que le troupeau paie les fautes du berger. C'est ainsi qu'en expiation du crime d'adultère commis par le grand Prophète (1), l'auteur des Psaumes continua de vivre, tandis qu'une partie de son peuple fut frappée de mort. Quand je vois le fléau ne sévir que sur les chrétiens, alors que le désordre est général, et le châtiment suivre immédiatement le péché, cela me confirme que cette maladie est bien une punition du Ciel.

VII

Segunda respuesta y concluye.

Tã bien acontesce yno se yo el misterio
Pagar las ouejas pecando el pastor
Por esto en pecado del gran adulterio
Daquel gran profeta que hizo el salterio
Murio muy gran pueblo biuiendo el señor
Y en ver la cizaña ser tan general
Y aquesta dolencia en cristiana nacion
Y en ver ques muy nueuo lo vno y lo al
Conuiene saber el pecado y el mal
Confirmo por buena la dicha opinion

VIII

Seconde opinion théologique.

D'autres Théologiens disent que cette pestilence provient de la luxure dans laquelle nous vivons et voyant que l'organe coupable est l'organe qui souffre (1), ils admirent combien est juste et équitable la maxime : tel péché, telle pénitence. Nous lisons dans l'Écriture sainte, que Dieu punit le Pharaon (2), pour s'être laissé séduire par la grande beauté de Sarah et que pour ce même péché, il le frappa dans sa nature (3), de ce mal (4) ou d'un autre semblable.

VIII

Segunda opinion teologal.

Algunos dixeron latal pestilencia
Venir por luxuria en que oy peca la gente
Y muestrase propia ymuy justa sentencia
Qual es el pecado tal la penitencia
La parte pecante es la parte paciente
Por este pecado enla sacra escritura
Al rey pharaon le hallamos tenella
Por quel fue vencido de gran hermosura
De sarra y hiriole dios en su natura
Daquesta passion o de otra como ella

IX

L'auteur approuve.

Aussi verrez-vous ceux qui vivent dans la continence échapper à ce mal et ce n'est que par miracle seulement, qu'il épargne ceux qui sont plongés dans la luxure. Et par une juste sentence du juste Seigneur verrez-vous les hommes devenir chastes au point de ne plus oser approcher une femme. O sublime Mystère, qui nous oblige à faire pénitence de nos fautes, alors que nous ne voulons pas nous y astreindre de notre gré.

IX

Aprueba.

Y asi hallareys y a los mas que rehusan
Aqueste peccado beuir sin dolor
Y aquellos que aquesto contino mas vsan
Daquesta passion por miraglo se excusan
Por justa sentençia del justo señor
Tanbien hallareys ya los hombres tornados
Tan castos que no osan llegar a muger
O alto misterio que somos forçados
Hazer penitencia de nuestros pecados
Pues no la quesimos de grado hazer

X

Opinion des Astrologues sur l'origine de ce mal.

Les Astrologues affirment que ce mal provient de la Conjonction (1) de Saturne et de Mars; Saturne est le dieu de la passion ardente et Mars préside aux organes de la génération, par lesquels le mal commence à se manifester. Mars y est toujours en dispute avec Saturne, son plus grand ennemi. Quand vient l'heure où nous voulons consommer l'acte de Vénus et de Mars, assurons-nous bien d'abord de l'absence de Saturne, qui est un mauvais compagnon.

X

Pone la opinion delos astrologos cerca el auenimiento desta passion.

Astrologos dizen que por conjuncion
De saturno y mares el tal daño asido
Saturno es señor dela adusta passion
Y mars delos miembros de generacion
Por donde este mal nel comiençó a venido
Y en hallarse mares eneste lugar
Tan mal con saturno enemigo muy fiero
Quando hora los actos queremos vsar
De venus y mares vamos a mirar
No este alli saturno ques mal cōpañero

XI

Opinion des Médecins.

Les Médecins (1) disent que ce mal a pour cause l'excès d'humeur mélancolique et de phlegme salé qui, se déposant dans tous les membres, y détermine un grand trouble et rend le foie sec et brûlant. Quant à cette abondance d'humeur, elle est due à l'impureté de l'air, à la mauvaise conduite et à la dépravation des mœurs; ces causes réunies font éclater ce mal si opiniâtre, que ni remèdes, ni régime ne le peuvent guérir.

XI

Pone la opinion delos fisicos cerca lo sobre dicho.

Los medicos dizen que fue de abundãça
De humor melanconico y flema salado
Que en todos los miẽbros a hecho suestança
La qual se fundo en vna gran destemplança
Que al higado seco y caliente a tornado
Y aquesta fundose del ayre dañado
Y malas costumbres y mantenimiento
Y junto con esto lo ya processado
An hecho este daño ser tan porfiado
Que no basta cura ni buen regimiento

XII

Opinion d'un savant Docteur sur la nature et le nom du mal nouveau.

En parlant de ce mal, un savant Docteur (1) a prétendu que c'était le saphati (2), décrit par Avicenne dans son quatrième Livre. Voici sur quelles raisons il s'appuie pour le prouver et essayer de nous convaincre. C'est, dit-il, parce que dans le saphati comme dans le mal nouveau, on trouve une même humeur très épaisse, noire et aduste (3), dont le mélange avec le phlegme salé produit sur la peau de grosses pustules (4).

XII

Pone la opinion de vn dotor cerca el ser y nombre destas postillas.

Vn sabio dotor que en aquesto hablo
Dixo estas postillas ser el sahfati
De quien auicena enel quarto escriuio
La causa que aquesto dezir le mouio
Y sus persuasiones mortrarsan aqui
El dize que aquel sahfati ya nombrado
Conuiene con estas en vn mismo humor
Porques melanconico adusto quemado
Muy gruesso y mezclado con flema salado
Que haze enel cuero tan gruesso botor

XIII

(Suite).

Au début, dans les deux maladies ces pustules sont petites, rouges, persistantes et disséminées sur différentes parties du corps ; elles ont encore entre elles d'autres rapports très évidents. Étudiez attentivement le quatrième Livre, ajoute ce Docteur, et vous vous convaincrez que les deux affections sont identiques, que le mal nouveau n'étant ni la lèpre, ni la gale, ni aucune autre maladie de la peau, il est donc bien le saphati (1) puisqu'il n'est pas autre chose.

XIII

Prosigne.

I es en su comiençó primero como estas
Pequeño y muy fixo y diuiso en lugares
De rubeo color es tan bien como aquestas
Con otras señales que son manifiestas
Enel libro quarto si bien lo estudiares
Probarsa esto mismo pues quellas no son
Ni sarna ni lepra ni de otra ralea
De aquellas que al cuero aya hecho expulsion
Asi que concluye por esta induction
Ques el sahfati pues no ay otro que sea

XIV

Villalobos n'admet pas cette opinion pour plusieurs raisons.

J'en demande pardon à ce savant Docteur, et malgré toute sa science, je soutiens que les deux maladies ne sont point identiques et qu'elles n'ont entre elles aucune analogie; les caractères, la forme, le siège, la couleur des pustules, tout jusqu'au traitement diffère. Pour le prouver (1), je pose d'abord comme principe et comme règle absolue, qu'il ne faut pas confondre l'humeur putride et l'humeur pestilentielle; la fièvre humorale et la fièvre contagieuse étant de forme et de nature différentes.

XIV

Repugna la dicha opinion por muchas razones.

Demando perdon a su sciencia y bondad
Y digo que aquestas asi no conuienen
No son de vna misma materialidad
Difieren enforma y en su propiedad
En sitio y en cura y color que ambas tienen
Y pruebo el primero por tal regla ynorma
Que humor pudrescido con pestilencial
So vn genero nunca jamas se conforma
Y asi diferesce en materia y enforma
La fiebre de peste con fiebre humoral

XV

Il pose la mineure de son argument et sans insister le laisse de côté.

Ce Docteur admet que le mal (1) nouveau provient de la corruption de l'air et qu'il est contagieux, or le saphati se déclare en tout temps et n'est point le résultat de la contagion; les humeurs dont il procède et les pustules qu'il détermine ne sont pas pestilentielles. Mais, si ce Docteur m'objecte que le saphati est également contagieux (2), je ne répliquerai rien, parce que je désire être bref et que mon argument ne repose sur aucune preuve scientifique certaine.

XV

Pone la menor do infiere y despidese desta razon.

Mas estas postillas el mismo concede
Ser de ayre corrupto y ser pestilenciales
Pero el sahfati contescer siempre puede
Y sin infection en humores procede
Ni las sus postillas se ponen por tales
Y si el respondiere en aquesta razon
Que del sahfati tan bien ay pestilencia
No quiero altercar en su replicacion
Por ser breue y porque esta mi probacion
No es muy manifiesta y probada en la sciencia

XVI

Seconde raison et argument.

Mais voici une seconde preuve de ce que je viens de dire; une maladie qui diffère d'une autre par ses caractères et par les douleurs qu'elle cause, en diffère aussi par la forme. Or le saphati a une forme si essentiellement propre, qu'on ne la rencontre pas ailleurs et ce n'est pas celle de la maladie nouvelle dont les caractères et les douleurs sont tout à fait différents. Celle-ci commence par les organes sexuels et provoque dans toutes les jointures de très violentes douleurs (1).

XVI

Segunda razon y argumento.

Mas pruebo lo dicho por tal consequente
Quel que en propiedad y passion diferesce
Enforma difiere por queste accidente
Consigue la forma tan esencialmente
Que do ella se halla el de alli no caresce
Mas estas muy gran differencia ensi tienen
Daquel sahfati en propiedad y passiones
Con estas dolores muy fuertes prouienen
En todas junturas y al principio vienen
Al miembro que haze las generaciones

XVII

Conclusion et corollaire.

Mais il n'en est point ainsi dans le saphati et d'ailleurs aucun auteur ne l'a jamais prétendu. Pour cette seconde raison, je ne puis encore admettre l'opinion du savant Docteur et je suis forcé de conclure que le mal nouveau diffère absolument du saphati, dont les caractères ne sauraient lui convenir, comme le prouve la différence de nature, de forme et d'éruption dans les deux maladies. Ces deux raisons me semblent des plus évidentes.

XVII

Concluye y pone correlario.

Pero el sahfati no tiene esto por suyo
Ni algun autor le appropio aquesto tal
Por esto daquesta opinion yo rehuyo
Y por mi razon necessario concluyo
Que aquestas difieren en forma essencial
Asi que e probado la forma yla esencia
En estas dos pustulas ser differentes
Asi mismo en esto esta dada sentẽcia
En sus propiedades no auer conueniencia
Y aquestas dos pruebas estan muy patentes

XVIII

Différence de siège et de nombre dans les deux maladies.

La différence de siège (1) et de nombre se démontre ainsi : dans le saphati les croûtes s'implantent le plus souvent sur la face et sur la tête qu'elles torturent; dans le mal nouveau, elles affectent tout siège, en haut, en bas, partout. Les premières, moins nombreuses, peuvent exister sur les parties supérieures du corps et manquer sur les inférieures, mais les croûtes qui n'ont point encore été décrites, éclatent sur tous les points en nombre presque infini, comme l'expérience nous l'a fait voir.

XVIII

Como diferescen en sitio y en numero.

Pues que diferescā en sitio y en cuenta
El senso lo muestra en aquesta manera
Por quel sahfati las mas vezes se asienta
En rostro y cabeça y alli le atormenta
Mas estas arriba y abaxo y do quiera
Y del sahfati ay postillas poquitas
Que quando es enlo alto enlo baxo no esta
Mas destas de agora que no estan escritas
En todas las partes son casi infinitas
Segun que experiencia mostrado nos a

XIX

Différence de couleur et de traitement.

Leur couleur (1) n'est pas non plus la même; d'après ce que dit notre Docteur, les croûtes du saphati sont rouges, tandis que les autres sont de toutes nuances, blanches, rouges, jaunes, vertes, noires, d'un gris de cendre ou de plomb. Ces deux maladies étant différentes, leur traitement diffère également ; or, celui que conseille le susdit Docteur, pour la maladie nouvelle, ne ressemble nullement à celui qu'Avicenne prescrivait pour le saphati.

XIX

Como diferescen en color y en cura.

Difiere el color segun dize el autor
Que enel sahfati son bermejas postillas
Y destas ay blancas y con bermejor
Cetrinas y de cenizienta color
Plomeñas y verdes y negras pardillas
Iten aquellas passiones que son
Diuersas en cura difieren en si
Mas destas postillas la su curacion
Que dio aquel dotor tiene gran diuision
Dela que auicena dio enel sahfati

XX

Autre argument contre l'opinion de ce Docteur.

Mais voici un autre argument. Si le saphati avait été confondu avec les Bubas, Avicenne l'aurait décrit bien imparfaitement, puisque, dans son quatrième Livre, il ne mentionne pas ces tubercules (1) qui viennent sur le visage, le rougissent si désagréablement, lui donnent un aspect croûteux et boursouflé, ces tubercules que nous connaissons, à mon avis, pour les avoir vus mille fois au début de la lèpre. Or, Avicenne n'en a point parlé.

XX

Pone otro argumento contra la dicha opinion.

Iten arguyo en aquesta manera
Que si el sahfati por aquestas fue puesto
El nuestro auicena mēguado escriuiera
Pues nel libro quarto noticia no diera
De ciertos bubones que nascen nel gesto
Los quales le hazen enbermegezido
De mala manera y tā bien abubado
Los nuncios de lepra mill vezes an sido
Segun que alcançamos por nuestro sentido
Asi que auicena no a destos hablado

XXI

(Suite.)

Il est donc plus raisonnable de dire et d'affirmer que la description d'Avicenne se rapporte au saphati et on pourra soutenir cette opinion avec d'autant plus de vérité, que l'on ne saurait admettre que le Maître ait pu décrire d'une manière si défectueuse la maladie nouvelle, puisqu'il ne lui attribue ni la douleur et la pesanteur des jointures, ni la faiblesse des bras et des jambes, ni les tumeurs dures et douloureuses, ni les plaies qui viennent sur les tibias (1).

XXI

Prosigne.

Pues mas razon es de dezir y affirmar
Ques el sahafati aqueste gesto buboso
Pues del se podra con verdad predicar
Que no que se diga auicena hablar
Daquestas postillas tan defectuoso
Pues nel no appropio aq̄l dolor y graueza
Quen todas junturas dan estas postillas .
Ni puso en los braços y piernas manqueza
Ni los durujones dolor y dureza
Y llagas que acuden alas espinillas

XXII

Villalobos conclut et émet une opinion nouvelle.

Avicenne ne dit pas que le saphati débute par les organes sexuels de l'homme et de la femme, que la peau devient noirâtre et rugueuse et il omet bien d'autres choses encore. J'en conclus que ces deux maladies sont très différentes et que si, dans quelque endroit, Avicenne a parlé du mal nouveau, ce que je ne puis affirmer, c'est dans le chapitre où il traite de la gale (1), de cette espèce particulière, que dans notre langue comme en latin, nous nommons Mal-mort (2).

XXII

Concluye y comiença nueua opinion.

Ni puso hazer su comienço primero
Nel sexo viril o enel ques de muger
Ni puso tornarse el color negro y fiero
Ni puso otras cosas por donde yo infiero
Aquestas muy gran differencia tener
Y si estas se escriuen en algun lugar
Lo qual yo no apruebo ni tengo por cierto
Enese capitulo deuen destar
De sarna y su especie euel nuestro vulgar
Tan bien en latin la llamamos mal muerto

XXIII

Rapports de cette gale avec le mal nouveau.

Cette gale est de la même nature que le mal nouveau; comme lui, elle a pour cause les humeurs épaisses et adustes, comme lui, elle est une affection chronique (1) et sans siège déterminé; leurs pustules sont très grosses et diversement colorées d'après les humeurs dont elles sont composées. Le mal-mort produit un grand affaiblissement, une angoisse extrême et provoque de très vives douleurs dans les membres supérieurs et inférieurs, ainsi que cela se voit dans la maladie nouvelle.

XXIII

Dela conueniencia de aquella scabie con estas postillas.

Conuiene con estas en su material
Pues se haze de adustos y gruessos humores
Y no menos questas es cronico mal
Y no tiene asiento en lugar especial
Tan bien nesta vienen muy gruessos botores
Enella se hallan diuersas colores
Segun las materias de quien se cōpone
Manquezas angustias y graues dolores
Enlos superiores y en sus inferiores
Segun que en aquestas postillas se pone

XXIV

Il cite deux objections du même Docteur contre cette opinion.

Le susdit Docteur s'élève contre cette opinion et signale entre ces affections les deux différences suivantes; d'abord, dans le mal-mort on observe une démangeaison qui n'existe pas dans le mal nouveau (1), et en cela déjà, ils ne concordent pas; puis dans le mal nouveau, l'humeur est plus déliée, plus pénétrante, aussi les croûtes sont-elles en plus grand nombre que dans le mal-mort. Pour cette nouvelle raison, le Docteur conclut encore que les deux maladies sont différentes.

XXIV

Recita dos argumẽtos quel dicho dotor opuso a esta opinion.

Contra esto el dotor sobre dicho arguyo
Por dos differencias que aquestas dos tienen
Por quanto enla especie de scabie hallo
Ser pruriginosa pero enestas no
Por do concluyo que las dos no conuienen
Segundo difiere de scabie porques
De humor mas delgado y mas penetratiuo
Por do enel escabie contino veres
Ser muchas postillas do concluires
Su diferecer segun este motivo

XXV

Réponse à la première objection.

Je réponds d'abord à la première objection, que dans le mal-mort le prurit n'existe pas forcément, mais qu'il ne se produit que par suite du mélange des humeurs salées et mordicantes et que, sans cela, on ne l'observe pas. Il en est de même dans le mal nouveau, si la bile se trouve mêlée au phlegme salé, il survient une très vive démangeaison (1) et quelques patients ne cessent de se gratter. Le bon sens nous montre la justesse de ce raisonnement.

XXV

Responde al primer motiuo.

Respondo al primero que la comezon
No viene ala especie de scabie forçosa
Mas viene segun que enella ay admistion
De humores do ay sal ydo ay mordicacion
Y do estos no vienen no es pruriginosa
Y enestas postillas lo mismo veras
Do ay colora en mezcla o algun flema salso
Las tales traeran comezon en demas
Y algunos no cessan rascarlas jamas
El senso nos muestra que aquesto no es falso

XXVI

Réponse à la seconde objection et conclusion.

Je réponds de même à la seconde objection en la réfutant comme la précédente et je soutiens, que le mal qui fait l'objet de mon étude, renferme l'humeur la plus épaisse qui soit au monde et que c'est en cela qu'il diffère des autres maladies; ses croûtes sont les plus grosses que l'on puisse trouver et c'est l'humeur lourde et visqueuse dont elles sont composées, qui rend le traitement si long et la guérison si tardive. Ces deux affections sont bien les mêmes et j'en conclus que c'est moi qui dis la vérité.

XXVI

Responde al segundo motiuo o dificultad y cōcluye.

Respondo asi minuo al motiuo segundo
Negandole el antecedente do infiere
Por quanto esta especie enla qual yo me fundo
De muy gruesso humor es si lo ay enel mundo
Que enesto alas otras especies difiere
Por do sus pustillas mas q̄ otras son gruessas
Y en cura yremedios son muy mas tardias
Por ser sus materias pesadas y espezas
Y aquestas de agora son tales como essas
Concluyo de aqui las verdades ser mias

XXVII

Villalobos commence à dire ce que lui paraît être la maladie nouvelle et le nom qu'il convient de lui donner.

Ceci bien démontré, je ne veux pas discuter dans cet écrit, sur la question de savoir si la maladie nouvelle est ou n'est pas le mal-mort, je vais la décrire et indiquer, d'après mon faible jugement, le nom et la médication qui lui conviennent. Cette maladie à laquelle sont condamnés ceux qui ont le plus péché, nous devons la nommer Gale d'Égypte (1), parce qu'elle est aussi méchante que la gale et parce que Dieu nous l'a envoyée comme pénitence et comme châtiment.

XXVII

Commença a hablar en la passion lo que le paresce. Y dize el nombre que la deue poner.

Y pues tan probado esta ya mi propuesto
No quiero altercar mas enesta escritura
Y daqueste morbo questa presupuesto
Agora sea puesto en escabie o no puesto
El nombre dire y la passion y la cura
Aquesta segun mi razon corta y flaca
Que alos que pecaron tan crudo condena
Deuemos nombrarla la sarna egipciaca
Que asi es tan perversa como ella y vellaca
Enbiada de dios por castigo y por pena

XXVIII

Définition de la gale d'Égypte.

La gale d'Égypte est une très laide éruption de croûtes sur le visage et sur tout le corps, accompagnée de violentes douleurs (1) dans les jointures et d'une excessive sécheresse des nerfs et de la peau. Cette éruption est due au phlegme salé et aux humeurs adustes qu'une force expulsive lance vers la peau ; ces humeurs ne se répandent pas dans les parties voisines, mais là où elles se fixent, elles produisent des tumeurs sèches et parfois aussi des ulcères.

XXVIII

Dela definicion desta enfermedad que se llama sarna egipciaca.

Pues digo que sarna egipciaca sera
Nel cuero del rostro y del cuerpo todo
Muy gran fealdad do postillas abra
Con quien gran dolor de junturas venra
Y en neruios y cuero secura sin modo
De flema salado y adustos humores
Que al cuero alanço la virtud expulsiua
No es ambulatiua por sus derredores
Materia es que secos hara sus tumores
Pen algunas vezes es vlceratiua

XXIX

Ses causes. Causes générales et équivoques (1).

Cette maladie a pour cause première, la pernicieuse influence des corps célestes, répandant dans l'atmosphère une infection nuisible qui, grâce à l'action de certaines causes terrestres, corrompt notre chair; elle a donc pour origine, une mauvaise constellation de planètes malfaisantes. C'est ce que, nous médecins, nous savons par l'Astrologie (2), d'après les principes de laquelle les causes de cette maladie ne sont plus secrètes.

XXIX

Delas causas desta passion y primero delas vniuersales y equiuocas.

La causa primera daquesta passion
Fue mala impression delos cuerpos celestes
Que hizo enellayre dañada infecion
Por do en nuestros cuerpos causo corrupcion
Hallando dispuestas las causas terestes
Y aquesto prouino de algun mal cõpuesto
Y costelacion de infortunos planetas
Y aquesto en nuestra arte nos es presupuesto
Dela astrologia do las causas desto
Segun sus principios no son muy secretas

XXX

Causes inférieures et extérieures.

Les causes inférieures sont la corruption de l'air, le caractère mélancolique, les aliments qui produisent la bile et le phlegme salé, tels que l'ail, la roquette, l'oignon, les légumes, le poisson, les viandes fumées et les mets de ce genre. D'après Avicenne, en provoquant l'amaigrissement, le coït dispose également à la maladie pestilentielle ; il en est de même de la gloutonnerie, de l'ivresse, de la colère, des emportements, du chagrin, du grand froid et de la sécheresse.

XXX

Las causas inferiores y extrinsecas.

Las causas de abaxo son ayre dañado
Y el ques melanconico mantenimiento
Y aquellos que crian el flema salado
Como ajos y oruga y cebolla y pescado
Cecinas legumbres y los de este cuento
Flaqueza enlos cuerpos de vsar con muger
Dispone ala peste segun auicena
La gran replecion de comer y beuer
La yra y furores y poco plazer
Gran frio y secura alo mismo se ordena

XXXI

Causes précédentes et autres causes.

La cause intérieure est la grande quantité des humeurs adustes contenues dans le foie et dans les veines, le phlegme salé et une certaine humidité qui fait circuler ces humeurs épaisses et les fait pénétrer dans tout le corps. L'humeur qui produit la maladie, parfois est simple, parfois aussi elle est composée et c'est le plus souvent alors, un mélange de bile et de phlegme salé; dans ce cas, le froid et le chaud sont également nuisibles.

XXXI

Delas causas antecedentes y conjuntas.

La causa interior es la gran quantidad
De humores adustos en higado y venas
Y flema salado y alguna humidad
Que haga correr con su subtilidad
Los gruessos humores por partes agenas
Y auezes daquesto es la causa humor vno
Y auezes de muchos es hecha mestura
Mas vezes son causa los muchos que lluno
Asi como colora y flema encōsuno
Por do no aprouecha frialdad ni calura

XXXII

Suite et causes de la douleur des jointures.

La force expulsive qui de l'intérieur chasse le mal vers la peau et amène un trouble de l'assimilation, est aussi la cause de la douleur des jointures; une autre cause encore est la matière ulcérante qui produit les croûtes. C'est un fait très singulier, que répondant à ma plus sérieuse objection, notre Docteur n'ait point fait mention de cette douleur des jointures, alors qu'il ne devait pas la passer sous silence.

XXXII

Prosigne y propone la causa del dolor de jūturas.

La causa es tan biē la virtud expulsiua
Quel daño de dentro aza el cuero lo alança
Ayuda el error dela asimilatiua
La causa conjunta es la escoriatiua
Materia que haze postilla y estança
La causa de auer en junturas dolor
Es bien que se note por muy singular
Por quanto responde ala duda mayor
Y desta no hizo mencion el dotor
Avn que era obligado de no la callar

XXXIII

Causes de la douleur des jointures.

Tant que cette matière, en grande quantité dans les veines, n'est point localisée sur un point, il ne se produit pas de douleur, mais dès qu'elle se fixe sur un membre quelconque, aussitôt il devient douloureux et se couvre d'apostêmes. Les membres auxquels les veines ont apporté cette matière, n'en pouvant souffrir l'action malfaisante, s'en débarrassent aussitôt en la rejetant, les uns sur des parties plus faibles et les autres sur la peau.

XXXIII

Las causas dol dolor delas junturas.

Como ay enlas venas grā copia y medida
Da quella materia que digo espelerse
No haze dolor hasta que haga manida
En algun lugar pero enel ya trayda
Apostema el miembro y le haze dolerse
Y desque las venas enlos miembros echā
Aquesta materia no quieren sufrilla
Pero de su daño y malicia despechan
Y en otros mas flacos que si la desechan
Y algunos al cuero podran sacudilla

XXXIV

(Suite).

Si parfois les membres parviennent à lancer cette matière à la peau, elle y produit une croûte; s'ils ne le peuvent, ils s'efforcent de la rejeter sur le moins noble d'entre eux. Celui-ci tâche à son tour de la repousser et, s'il ne le peut, il en garde la souillure. La matière, ainsi lancée de proche en proche, ne s'arrête que sur les points les moins résistants. Or, la jointure est un endroit très faible, froid, creux et capable de recevoir et de retenir une matière, quelle qu'elle soit.

XXXIV

Prosigne.

I aquellos que pueden al cuero allançalla
Alli donde la echan se haze postilla
Si al cuero no pueden procuran de echalla
Al ques menos noble y aquel no tomalla
Si puede y si no queda enel la manzilla
Y de lance en lance es forçado parar
En algun lugar que no pueda mas quella
Pero la juntura es muy flaco lugar
Y es frio y es hueco do puede apañar
Qualquiera materia y en si retenella

XXXV

Suite et conclusion.

De plus, les jointures sont éloignées des parties principales du corps, les esprits animaux y sont rares ainsi que la chaleur ; par la nature (1) et le nombre de leurs mouvements, elles attirent l'humeur. Alimentées par des sucs très grossiers, leur dureté et l'occlusion de leurs pores arrêtent l'évaporation ; les jointures sont aussi très riches en tendons et en nerfs, de là vient l'augmentation du sens du tact et par suite la douleur qu'on observe dans cette maladie.

XXXV

Prosigne y concluye.

Iten es lexos delos principales
Y es poco ellesprito y calor que le viene
Item sus motos son tantos y tales
Que atrae el humor y son muy materiales
Los mantenimientos de que se mantiene
Item es duro y de poros cerrado
Por do no se haze la euentancion
Tan bien es de neruios cuerdas poblado
Do el senso del tacto esta fortificado
Por do este dolor sigue a esta passion

XXXVI

Pour quelles causes cette maladie commence par les membres honteux.

Voici la cause pour laquelle la maladie commence par les membres honteux; c'est parce que le foie provoque dans les aines la formation de quelques ganglions, d'où le mal est projeté dans les fameuses parties voisines, très disposées à le recevoir, leur chair étant molle et prompte à s'altérer. Si le mal n'y arrive pas de cette façon, il peut y venir par l'urine, qui apporte du foie l'humeur corrosive produisant la plaie (1).

XXXVI

Las causas de començar esta passion por los miembros vergunçosos.

La causa por questa passion començo
Por aquestos miembros que son vergonçosos
Es por quanto el higado en ingres echo
Algunos encordios de quien se escupio
El daño en aquestos vezinos famosos
Y son muy dispuestos de tal recebir
Por ser carne tierna y que presto se altere
Si no es de escupido es porque a de occurrir
La horiua por ellos do puede venir
Del higado humor corrosiuo que vlcere

XXXVII

Villalobos explique pourquoi le mal paraît sur les membres honteux, si longtemps avant de se montrer ailleurs.

Attaqué par ce mal, le foie commence par s'altérer; il devient sec et brûlant. L'humeur qu'il renferme devient très aduste et très épaisse, mais tout d'abord elle ne l'est pas assez pour qu'il puisse l'expulser. Fatigué et vicié par cette humeur, le foie la chasse par ses divers canaux, avant qu'elle se soit répandue dans les veines. Et voilà pourquoi le mal commence à paraître sur les membres honteux, de nombreux jours avant de se montrer sur d'autres points (1).

XXXVII

Prosigne y da causa porque comiença a parescer el mal en estos miembros tantos dias antes que venga.

Por qūto a este mal nel comiēço primero
Destemplase el higado en seco y caliente
Do se haze el humor tan adusto y grossero
El qual nel principio no esta tan entero
Y el higado esta de espelerlo potente
Que viendose del fatigado y dañado
Alançalo luego por sus albañares
Antes que enlas venas este derramado
Por do enestos miēbros asi a comēçado
Muchos dias antes que en otros lugares

XXXVIII

Signes annonçant l'invasion de la maladie.

Mais quand sur ce membre se trouve la buba (1) ou petite plaie, surtout si elle est indolore, dure, de couleur noirâtre et si elle est accompagnée de maux de tête, d'alourdissement des épaules ; si le sommeil manque, remplacé par des rêves insensés et fugitifs, si les yeux sont cernés, si les lèvres deviennent noires, si le dégoût du travail et la tristesse s'emparent du patient, si sa vue se trouble et s'obscurcit, quand il en est ainsi, si tu juges sainement, tu pourras dire, voici venir la Gale d'Égypte.

XXXVIII

Delas señales que se muestran quando la enfermedad a deuenir.

Mas qūdo en tal miēbro esta buba o llaguita
Mayormente si es sin dolor y esta dura
Dolor de cabeça y color negrezita
Espaldas cargadas y el sueño se quita
Y aquello que sueña es enloco y no tura
En labios y en parpados de ojos negrura
Y en su trabajar perezoso y aflicto
Y tiene la vista turbada y oscura
A tal como a este si tienes cordura
Diras que le viene la sarna de egipto

XXXIX

Signe indiquant la présence de la maladie.

Mais la maladie est présente, quand apparaissent les croûtes noires (1) qui provoquent dans les jointures (2), ux épaules d'abord, puis aux genoux, une douleur terrible; de là, elle gagne les tibias dont l'enveloppe devient aussi le siège d'une intolérable souffrance; l'humeur qui les envahit, absorbant ce qu'il y a de plus subtil, la chaleur, il s'y forme des tumeurs dures. Le front et la tête (3) souffrent également de nodosités et de ganglions, formés par cette humeur épaisse.

XXXIX

Delas señales quãdo la passio es présente.

Mas quãdo ya viene las negras postillas
Dan luego vn dolor de junturas terrible
Primero enlos hombros despues en rodillas
Y dellas desciendese alas espinillas
Y en sus telas haze vn dolor impassible
Y de cotroparse el humor en aquellas
Gastandolo ques mas subtil la calor
Vnos durujones se hazen enellas
La fruente y cabeça padesce como ellas
De secas y nodos de aquel gruesso humor

XL

Signes indiquant que la maladie provient du sang aduste.

Quand cette humeur si maligne provient du sang aduste, une chaleur excessive envahit la plante des pieds et la paume des mains (1) qui sont toujours brûlantes et revêtent une teinte rouge sang ; elles sont le siège d'une violente démangeaison et il s'y forme du pus ; la douleur est vive, mais non constante, elle sévit surtout au point du jour. Sous l'influence de cette humeur aduste, une grande chaleur se manifeste au front (2) qui se colore fortement en rouge et les épaules sont douloureuses et brisées.

XL

Las señales quãdo viene de sangre adusta.

Si fue la adustion deste humor tã maligno
De sangre conellas muy gran calor tiene
Las palmas y plantas le queman contino
Y su color dellas es rubeo sanguino
Tan bien comezon y materia les viene
Es fuerte el dolor y no es muy permanente
Y esfuerçase mas azalas madrugadas
Y crian de dentro materia caliente
Con gran bermejura y calor enla fruente
Dolor en espaldas y estan quebrantadas

XLI

Signes indiquant que la maladie provient de la bile aduste.

Si c'est la bile qui est aduste, il n'y a que très peu de repos, et beaucoup plus de chaleur, la douleur est grande, mais de peu de durée, le visage se couvre de pustules, les mains et les poignets de vésicules de feu qui provoquent une cuisson terrible. Des croûtes brûlantes viennent aux pieds et aux mains ainsi que des petits boutons nombreux, jaunes, parfois rouges et prurigineux. Quand le malade est d'un tempérament bilieux, c'est vers le milieu du jour que la douleur le tourmente davantage.

XLI

Las señales quãdo viene de colora adusta.

Si colora peca ay muy poco sosiego
Y muy mas calor gran dolor no durable
El rostro se carga de pustulas luego
Y vnas vexiguitas le salen de fuego
Por mano y muñecas de ardor espantable
Y costras ardientes en palmas y enpies
Y bubas cetrinas y alguna rubieta
Pequeñas y muchas y comen despues
Y en su cõplexion ya colerico es
Y azael medio dia el dolor mas le aprieta

XLII

Signes indiquant que la maladie provient du phlegme aduste.

Si c'est le phlegme salé qui est aduste, il n'y a plus une aussi grande chaleur et la douleur est moins cruelle; les croûtes sont prurigineuses, larges, rugueuses, fendillées et couleur de plomb. Si le phlegme est blanc, un froid vif et une grande pesanteur surviennent à la poitrine et à la tête qui se couvrent de croûtes blanchâtres très humides. La douleur est de moindre intensité, mais plus persistante, et s'exagère surtout vers le milieu de la nuit.

XLII

Las señales quãdo viene de flema adusta.

Si de flema salso fue aquesta adustion
No ay tan gran calor ni dolor tan mortal
Son grandes postillas y con comezon
Y todas hendidas y asperas son
Y tienen color de plomado metal
Y si es flema blanco terna frialdad
En pecho y cabeça y muy gran cargamiẽto
Blancazas postillas con mucha humidad
Dolor mas durable en menor calidad
Y ara media noche el dolor mas sin tiento

XLIII

Signes indiquant que la maladie provient de l'humeur mélancolique aduste.

Si c'est l'humeur mélancolique qui est aduste, le teint devient sombre, les croûtes sont plus sèches, plus froides et ne causent aucune démangeaison, elles sont épaisses, rugueuses et en plus petit nombre ; moins douloureuses que les précédentes, elles guérissent plus lentement et deviennent humides aux premières heures de la nuit. Elles rendent triste et donnent des envies de pleurer ; la peau se dessèche et les chairs s'amaigrissent.

XLIII

Las señales quādo viene de melācolia adusta.

Pero si de humor melanconico fuere
Aquesta adustion son mas secas y frias
Ser grandes y sin comezon se requiere
Y el gesto obfuscado conellas se espere
Y en su curacion son mas que otras tardias
Y son muy pesadas notan dolorosas
Son asperas mucho y salen poquitas
Y aza prima noche son mas aquexosas
Y traen tristeras y ansias llorosas
Haran seco el cuero ylas carnes flaquitas

XLIV

Signes indiquant que la maladie provient de plusieurs humeurs adustes.

Mais si la maladie est le résultat de l'agrégation de plusieurs humeurs adustes, celui qui aura lu attentivement ce que je viens de dire reconnaîtra, d'après les symptômes que j'ai indiqués, quelles sont les humeurs qui sont ainsi réunies. Le plus souvent la maladie provient du phlegme salé, mélangé avec du sang épais, ou bien encore de la bile accompagnée d'une autre humeur. Dans ces cas, ni le froid ni le chaud ne sont utiles.

XLIV

Las señales quãdo viene de mezcla de humores adustos.

Mas si esta adustion acontesce de ser
De muchos humores aili congregados
Mezclando las señas daran aentender
Aquien lo que e dicho quisiere bien ver
Quiẽ son los humores que aqui son mezclados
Y las mas vegadas es desta manera
Que aquesta passion de diuersos es hecha
Alguna es de flema y de sangre grossera
Y alguna es de colora con copañera
Y en tales frialdad ni calor no aprouecha

XLV

Du traitement. Villalobos cite diverses opinions.

Devant ce mal si pernicieux, si opiniâtre, dont on n'avait point encore parlé et que toute médication bonne ou mauvaise était impuissante à combattre, le monde fut frappé de stupeur et les savants eux-mêmes restèrent dans le doute. Quelques-uns disaient que, pour guérir rapidement le malade, il fallait lui remplir l'estomac et le ventre et que le priver de ce qu'il mangeait avec plaisir, quoique ce fût indigeste, c'était l'amaigrir inutilement.

XLV

De la cura y primero pone diuersas opiniones enella las quales contradice.

En ver la passion que ta queda so estaua
Y siendo tan mala ser tan porfiosa
Que malo ni bueno prouecho no daua
La gente destonces atonita andaua
Y avn entre letrados estaua dudosa
Algunos dezian quel mucho hartar
A estomago y vientre de quanto pidiese
Haria mas presto al paciente sanar
Y que enflaqueçia el hazelle apartar
De todo dañoso que bien le supiesse

XLVI

Il condamne cette opinion et une autre dont il va parler.

Ceux-ci disaient qu'il ne fallait ni purger, ni saigner, mais faire boire le malade, que le meilleur sirop était celui qui s'achetait à Médina (1), celui de Coca, d'Arenas (2) et d'Andalousie. A ces ivrognes je donne la palme ! D'autres, plus versés dans la science médicale, soutenaient que l'évacuation était un excellent moyen et que les purgations, les saignées, la diète et les sirops étaient des remèdes divins; mais c'est aussi une opinion erronée.

XLVI

Daña esta opinion y otra q̄ recita luego

Aquestos dezian que purga y sangria
Se diese euel jarro mas no enla persona
Y quel buen xarope en medina lo auia
Encoca y arenas y ellandaturia
Y a estos por beudos les doy la coroua
Mas otros que a fisica son mas vezinos
Dezian ser buena la euacuacion
Las purgas sangrias xaropes continos
Y el poco comer ser remedios diuinos
Y aquesta tan bien era errada opinion

XLVII

Il donne une raison sérieuse contre les purgations éradicatives.

En purgeant outre mesure, on augmente la chaleur et la sécheresse du foie et il est évident que le mal s'aggrave. Loin d'être évacuée, l'humeur malfaisante n'est que remuée et endurcie; pour débarrasser un membre, elle devra passer dans les veines, dans les petites d'abord, puis dans d'autres de plus en plus grandes et de là si elle en a la force, elle s'introduira dans le foie, puis dans l'estomac d'où il faudra l'expulser.

XLVII

Da vna notable razon contra las purgas erradicatiuas.

Quel mucho purgar en materia como esta
Al higado augmenta calor y secura
Do el daño se dobla cosa es manifiesta
Tan bien la materia por ser indispuesta
No euacua mas mueuela y hazela dura
Que para purgarse del miēbro el humor
Enlas venas chicas a luego de entrarse
Y destas a otra y a otra mayor
Y desta va al higado auiendo vigor
Y deste allestomago do a de purgarse

XLVIII

Il poursuit et conclut contre ladite opinion.

Eh bien! je demanderai à ces médecins comment il est possible d'admettre que l'humeur implantée dans un membre puisse s'en détacher et s'introduire dans une veine en s'élevant au rebours du sang nutritif, c'est-à-dire contre le courant; comment l'humeur si épaisse et si visqueuse qu'elle semble être de la glu, peut-elle, sans avoir été rendue plus fluide, se glisser dans un canal aussi étroit, toujours gorgé de sang et qui du foie se distribue à tous les membres.

XLVIII

Prosigne y cocluye cõtra la dicha opiniõ.

Pues diga este fisico como es possible
Questando el humor euel miẽbro imiscado
Se arranca y se mete por vena inuisible
Subiedo al reues dela saugre nutrible
Ques yr agua arriba y sin ser subtiliado
Humor tan viscoso ytan ingrossado
Que engludo paresce qual fuerça podra
Metelle por vn tan estrecho horado
Que siempre de sangre esta lleno y tapado
Que a todos los miebros del higado va

XLIX

Autre forme de traitement qu'il condamne comme le précédent.

Mais d'autres médecins, de maîtres ânes ! traitent cette maladie en faisant sur les jointures des frictions avec un mélange d'axonge et de mercure (1), ce qui diminue beaucoup la douleur. Mais c'est encore un très mauvais mode de traitement. Le mercure est mortifiant ; grâce à la friction, il ramollit la peau et pénètre plus facilement dans le membre, de plus il est stupéfiant et c'est en détruisant la sensibilité qu'il détruit la douleur.

XLIX

Recita otra forma de cura untādo las junturas y destruyela tan bien.

Mas otros curauan aquesta passion
Que siempre auian sido de albardas maestros
Haziendo de azogue y de vnto vna vncion
Que daua al dolor muy gran mitigacion
Y aquesto era hecho por modos siniestros
Que como ellazogne es mortificatiuo
Y ellunto ablandaua aquel cuero encogido
Haziase ellazogne mas penetratino
Y al miembro mataua el estupefactiuo
Quitaua el dolor destruiendo el sentido

L

Il condamne un autre traitement.

Aussi voit-on le membre dans lequel la friction a pénétré perdre toute sa force; mais comme la nature lui envoie nuit et jour des esprits animaux, bientôt la sensibilité reparaît et avec elle la douleur. D'autres médecins croyaient de beaucoup préférable d'attaquer le principe du mal au moyen de la transpiration; la sueur entraîne en effet la partie fluide de l'humeur, mais la partie épaisse et desséchée reste et ne peut être évacuée.

L

Prosigne y destruye otra opiniō d̄ curar.

Y asi vierays luego aquel miembro do auia
Entrado la vncion no tener fuerça alguna
Mas como natura de noche y de dia
De esprito animal a este tal proueya
Tornaua el sentido y dolor todo a vna
Mas otros tenian por muy aprobado
Curar con sudor al principio del mal
Gastaua el sudor el humor mas delgado
Que daua lo grueso vn terron desecado
Que fuera impossible purgarle este tal

LI

Villalobos expose le traitement d'après les règles et les moyens les plus rationnels et les plus expérimentés.

La médication la plus convenable, je vais l'indiquer, d'après nos auteurs (1). Il faut d'abord, rendre fluide l'humeur épaisse et grise, puis administrer les purgatifs utiles. Mais, avant tout, il est bien nécessaire de s'assurer si le sang est vicié; si une épaule est douloureuse, pratiquer aussitôt la saignée de la veine basilique du côté opposé, si les deux épaules sont atteintes, saigner aux deux bras, ainsi que l'ordonne Avicenne.

LI

Pone la cura segū la regla y medios mas razonables y experimentados.

La cura mas propia que aqui poner quiero
Sera recogida de nuestros autores
Primero al humor ceniziento y grossero
Deueis digerir y tornalle ligero
Despues aplicable sin euacuadores
Mas miren primero si sangre peco
Y sangrese luego basilica vena
De parte contraria si vn hombro dolio
Si duelen los dos juntamente mando
Sangralle ambos braços el nuestro auicena

LII

Il poursuit.

Donner le sirop de fumeterre (1), excellent contre les humeurs adustes et d'une grande efficacité contre le phlegme salé ; la dose doit être de deux onces, à prendre en une fois. Si le sujet est robuste, ajouter du sirop d'épihyme (2), souverain contre les humeurs les plus épaisses, en ayant soin que le premier sirop soit en plus grande quantité que le second. Si le mal provient de la bile ou du sang vicié, mélanger deux parties de ce sirop avec trois parties de petit-lait ou d'infusion de palomine (3) ou de buglosse (4).

LII

Prosigne.

Y el de fumo terre xarope le dad
Ques muy appropiado en humores adustos
Y do ay flema salso es extremo en bondad
Dos onças de vn golpe sea su quantidad
Mezclando el de epitimo en hōbres robustos
Por queste mas gruessos humores alança
Y siempre echa mas del primero que deste
Con dos de xarabe tres de agua le lança
Dela palomina y buglosa en templança
O suero do colora o sangre moleste

LIII

Des lavements.

Donner des lavements préparés avec les substances suivantes : parties égales de centaurée, anis, fenouil (1), épithyme, carthame (2), raisins mondés, camomille, violettes et pruneaux que l'on fait bouillir ensemble. Dès que le mélange est cuit et filtré, ajouter une once et demie de casse (3), une once de rue (4) et de benoite (5) avec du miel, de l'huile ordinaire et du sel. Ce lavement est très adoucissant, il soulage et fait évacuer.

LIII

De los clisteres.

Y algunas ayudas le echad appropiadas
Do cuezan anis y çintoria y hinojo
Epitimo y cartamo y pasas mondadas
Mançanilla violetas y prunas mezcladas
Sea partes yguales echado en remojo
Y desque cozido y colado esto tal
Dela cassiafistola echalde onça y media
De gera y bendita vna onça en ygual
Y su miel y azeyte comun y on sal
Aquesta le ablanda euacua y remedia

LIV

Des minoratifs à prendre par la bouche.

Après avoir fait usage, pendant huit jours consécutifs, d'un lavement ainsi composé, se purger avec la décoction suivante : une once de myrobalans (1) jaunes, chébules et indiens et deux onces de pruneaux; ajouter à ce mélange une once et demie d'épithyme, de lavande (2), de tamarin (3), une once de raisins secs et de fumeterre; faire bouillir le tout dans trois livres d'eau et réduire à une par l'ébullition.

LIV

Del minorativo q̄ se deue tomar por la boca.

Passando con esto ocho dias continos
Deueis minoralle con tal decocion
Vna onça de mirabolanos cetrinos
Y sendas de indios y irebulos finos
Y dos de ciruelas con esta mixtion
Y sendas de spitimo y de cantueso
Y de tamarindio onça y media sera
Y de palomina vna onça coneso
Y vna onça de passas y cueza todo eso
En tres libras de agua ylas dos gastara

LV

Dans six onces de cette décoction, faire infuser une once de casse mondée, à prendre de bon matin et ne pas craindre d'en renouveler l'usage, parce que ce remède est adoucissant. Ce minoratif a pour effet, de rendre l'humeur plus fluide et jusqu'à ce qu'elle soit bien digérée, il faut continuer les sirops mentionnés plus haut, sans négliger les lavements et, après un certain temps, purger très énergiquement, si l'humeur paraît bien préparée.

LV

I en seys onças desta deueys desatar
Vna onça dela cassiafistola munda
De buena mañana la deue tomar
Y en muchas vegadas es bien dela vsar
Pues della purgar y ablandarse redunda
Despues continuar los xarabes de suso
Hasta que ya este el humor bien digesto
Y vsar las ayudas segun se alli puso
Y desque algun tiempo os durare aq̄ste vso
Purgad fuertemente el humor si es despuesto

LVI

Signes de la digestion de l'humeur.

On reconnaît que l'humeur est digérée quand les douleurs violentes et l'insommie diminuent, que le foie n'est pas aussi brûlant, que la peau des pieds et des mains commence à peler, que les croûtes tombent, que l'urine est moins visqueuse et moins crue et laisse déposer un sédiment blanchâtre, quand la couleur du teint s'éclaircit et que les évacuations sont bonnes et régulières. Lorsque le patient se trouve en cet état, il faut ordonner le purgatif suivant :

LVI

Las señales de la digestion.

Vereys ques digesto el humor en que ya
El fuerte dolor y vigilias le afloxan
No salen mas bubas ni el higado esta
Con tan grande ardor ni la fuerça se va
Las palmas y bubas y pies se descoxan
No esta tan delgada y tan cruda la horina
Y sale la ypostasis blanca y muy buena
Tan bien la color de su gesto se afina
Tam bien su egestion sale buena y contina
A tal como aqueste tal purga se ordena

LVII

Purgation éradicative.

Pour déraciner le mal, prendre quinze grains de pilules indiennes (1), trente grains de pilules de palomine (2), dix grains d'hermodactes blancs (3) et légers, dix grains de spica (4) et de mastic (5) bien sain; ce mélange est un excellent remède. Ajouter du sirop pour faire une masse avec laquelle vous confectionnez sept pilules, à prendre vers le milieu de la nuit. Le médecin peut augmenter ou diminuer la dose de ces pilules, d'après les forces du patient.

LVII

De la purga erradicatiua.

De pildoras indias tomad quinze granos
Y treynta de pildoras de palomina
Y diez de hermodatiles blancos liuianos
De spica y almastiga diez granos sanos
Todo esto mezclado es muy gran medicina
Y con su xarabe las puede massar
Y hazer siete pildoras por la presente
Mediada la noche las deue tomar
Y el fisico puede amenguar o esforçar
La purga segun la virtud del paciente

LVIII

Autre formule de purgatif.

On peut ordonner aussi le purgatif suivant qui est plus énergique : prendre quelques onces de myrobalans noirs et chébules, une once de raisins secs, quelques onces également de feuilles parfaites de séné et de n'importe quelle espèce de lavande, six drachmes de polypode et six drachmes d'eupatoire de choix et quatre de fumeterre : mêler le tout et faire bouillir dans trois livres de petit-lait que l'on fera réduire à une, comme il est dit ci-dessus.

LVIII

Otra forma de purga.

O purguese fuerte daguesta manera
De irebulos y mirabolanos y prietos
Y passas tomar sendas onças si quiera
De hojas de sen de cantueso qualquiera
Tomad sendas onças y sean perfectos
Y de polipodio seys dramas tomad
Y cinco del eupatorio escogido
Y quatro dela palomina mezclad
Todo esto entres libras de suero lo echad
Y gaste las dos como arriba aueys vido

LIX

Après avoir filtré ce mélange, y ajouter une once d'épithyme et faire bouillir de nouveau en ayant soin que le feu ne flambe pas. Aussitôt la décoction refroidie, filtrée et bien claire, ajouter un drachme d'ellébore noir choisi (1), une once de casse mondée et un demi-drachme de bon agaric (2). Si l'on désire augmenter encore l'efficacité de ce purgatif, il faut, ainsi que le veut Ebn-Mesué (3), mettre dans ce mélange un demi-drachme de pierre d'Arménie (4) bien rectifiée.

LIX

Y echad desque aquesto ya fuere colado
Vna onça de epitimo y hierua sin llama
Y desque heruiere sera luego fregado
Despues sea colado y alli desatado
De eleboro negro escogido vna drama
Y de cassiafistola vna onça mondada
Y echad media drama de agarico bueno
Y si la quisierdes mas fortificada
Echad media drama muy rectificada
Segun anemesue de lapide armeno

LX

Comment il faut prendre la thériaque. Autre forme de minoratif.

Aussitôt après l'évacuation de l'humeur et pour chasser ce qu'il en pourrait rester encore, donner au patient, de trois en trois jours, et de préférence dans du petit lait, gros comme une aveline, de grande thériaque (1) que l'on doit prendre à jeun, chaque fois que l'humeur se fait de nouveau sentir; si l'on ne peut plus supporter la casse, la remplacer par une demi-once d'épithyme, infusé dans du lait de chèvre.

LX

Como tomara la triaca y de otra forma de minoratiuo.

I desque ya este derraygado el humor
Darleys si reliquias quedaron algunas
De tres entres dias triaca mayor
Y tomela en suero porques el mejor
Quanto vna auellana beuida en ayunas
Y en todos los tiempos que vuiere manida
Da quel mal humor y el hartasse ya
Dela cassiafistola ques aborrida
Media onça de epitimo sea disoluida
En suero de cabras y aquel vsara

LXI

Pour corriger le foie.

Pour corriger le foie qui a produit cette humeur si aduste et si maligne, il faut faire sur cet organe des frictions avec l'onguent de violette, de rose (1) ou de ferment (2), ou bien encore avec celui que l'on nomme ici onguent santalin (3). Lorsque tout ce que je viens d'indiquer aura été exécuté avec ordre et ponctualité, appliquer le traitement local et faire, sur tous les boutons, une onction avec l'onguent suivant que je trouve souverain.

LXI

Para corregir el higado.

Y adresce el higado ques el cimiento
En criar este humor tan adusto y maligno
Vntandole conel violado vnguento
O conel rosado o conel de fermento
O conel que llaman aca sandalino
Y desque estuuiere todo este sermon
Cōplido por orden y regularmente
Remedios locales dad enla passion
En todas las bubas haziendo vna vncion
Yo hallo ques muy singular este vngunte

LXII

Onguent pour les boutons.

Prendre parties égales d'oxyde d'argent (1) et non d'aucun autre métal, de litharge (2), de céruse (3), de couperose (4), de mercure et d'aloès : ajouter de la graisse de porc avec même quantité d'huile de laurier-rose (5) et de vinaigre ; malaxer le tout dans un mortier, puis délayer avec un peu de l'huile que je viens d'indiquer, ajouter encore du vinaigre et de cette même huile, jusqu'à ce que le mélange ait acquis la consistance d'un onguent.

LXII

Vnguento para las bubas.

De climia de plata no de otros metales
Y de litargirio cerusa y calcanto
De azogue aloes todo partes yguales
Y el vnto de puerco mezclad a estos tales
Y azeite de oleandro y vinagre otro tanto
Sera todo aquesto en mortero majado
Y con del azeyte vn poquito mecello
Despues del vinagre sera vn poco echado
Despues del azeyte y asi sea tratado
Hasta que se haga vn vnguento conello

LXIII

Autre onguent plus fort.

Si l'on veut un onguent d'une plus grande efficacité, on peut le composer de la façon suivante : prendre parties égales des deux arsenics (1), de soufre citrin (2), d'ellébore noir, de résine de pin (3) et de cendre d'ail (4) ; mélanger avec de la myrrhe, de l'encens (5), de l'aloès (6), de la nielle (7), du mercure éteint (8), de la graisse de porc, du jus de cédrat et de limon ; ajouter de l'huile et appliquer sur les croûtes.

LXIII

Otra vnguente mas fuerte.

Y si otro quisierdes mas fuerte y mas fino
Podeis cōponelle daqueste tal modo
De ambos arsenicos sufre citrino
De eleboro negro y de goma de pino
Sean partes yguales ymezclese todo
Con esto ceniza de ajos majad
Y mirra y encienso aloes y neguilla
Y el vnto y azogue matado mezclad
Con agro de cidra o limon lo juntad
Y azeyte y ponelde sobre la pustilla

LXIV

Emplâtre pour les jointures.

Pour les douleurs des jointures, composer un emplâtre avec de la bouse de vache, du beurre et du miel. Si l'on juge nécessaire d'en employer un dont l'action soit plus énergique, on peut en confectionner un plus fort avec les substances suivantes : térébenthine (1) et nitre d'Alexandrie (2), de chaque quatre onces, trois drachmes d'euphorbe (3), un grand remède! et une demi-livre de fénugrec (4) réduit en poudre,

LXIV

De emplastros para las junturas.

Y hazle vn emplastro para las junturas
De estierco y manteca de vaca con miel
Y si tu conosces por tus congeturas
Que son menester muy mas fuertes las curas
Hazerleas emplastro mas fuerte que aquel
Recibe quatro onças dela trementina
Y quatro de nitre de alexandria
De euforbio tres dramas q̄s gran medecina
Y del fenugreco tornado harina
Sera media libra en su copañia

LXV

Puis six drachmes d'iris (1), quatre drachmes d'opopanax (2), ajouter à cela six onces d'huile, et de tout ce qui précède faire un emplâtre qui, Dieu aidant, enlèvera toute douleur. Si l'on veut rendre cet emplâtre plus efficace encore, il faut mettre une plus grande quantité d'euphorbe, ajouter de la gomme ammoniaque (3), du bdellium (4) et de l'huile omphacine (5), très bonne dans ce cas, et du tout composer un nouvel emplâtre.

LXV

Con esto seys dramas echad de yreos
Y de oppopanac quatro dramas seran
Con esto seys ouças de azeyte aued vos
Y hazed vn emplastro que mediante dios
Todos los dolores con este saldran
Y si lo quisierdes mas fuerte que aquesto
Mayor quantidad dl euforbio echares
Y echad armoniac y bedelio con esto
Y azeyte vnfancino q̄ al caso es dispuesto
Y todose haga en emplastro despues

LXVI

Si l'on désire d'autres onguents ou d'autres emplâtres, chercher dans Avicenne au Livre vingt-deux, dans lequel se trouvent longuement décrites les douleurs des jointures et leurs différents traitements (1). Bien étudier ce Livre, si l'on est un médecin sérieux. Quand la douleur est terrible et peut tuer le patient, surtout lorsqu'elle est produite par les humeurs adustes, il faut appliquer un emplâtre narcotique. Consulter Avicenne qui, dans ce même Livre, en donne d'excellentes formules.

LXVI

Y si otros emplastros quisierdes o vnciones
Catad a auicena enla fen veynte y dos
Adonde se escriue por largas razones
El mal de junturas y sus curaciones
Alli contemplad si soys fisico vos
Y quando el dolor fuere brauo a matar
Mayormente siendo de humores calientes
Narcotico vnguento le aueis de aplicar
Catad a auicena enel dicho lugar
Do pone remedios y muy excelentes

LXVII

Des bains.

Quand la maladie est à son déclin, donner des bains dans lesquels on fera infuser les plantes suivantes : camomille, anis, fenouil, roses, violettes, guimauve, rue, palomine, mauve, ache et tribule; le malade doit, pendant neuf ou dix jours consécutifs, prendre un bain et immédiatement après se mettre au lit pour transpirer; s'il suit exactement cette prescription, il arrivera au but de ses désirs, car c'est le moyen de guérir promptement.

LXVII

Delos baños.

Y haganle baños ya en declinaciō
De su mançanilla y anis y hinojo
Y rosas violetas aqui buenas son
Ruda y palomina aya tal decocion
Bismalua y las maluas y el apio y abrojo
Y bañese nueue o diez dias arreo
Y echese luego enla cama a sudar
Si aquesto se haze por orden yo creo
Que aqueste hombre tal coplira su deseo
Por queste es canimo de presto sanar

LXVIII

Pour soulager la rate et guérir les plaies.

Bien examiner la rate et voir s'il y existe quelque tumeur dure, car alors la douleur persiste plus longtemps. Dans ce cas, un médecin habile doit employer l'onguent résolutif, ainsi qu'il est dit dans le chapitre où il est question de ce viscère, et s'il survient quelque plaie, appeler un bon chirurgien qui, connaissant l'origine du mal et son traitement, appliquera d'une main sûre le remède convenable.

LXVIII

Para socorrer el baço y para las llagas.

Mirad bien el baço no tenga dureza
Que quando esta tiene se tarda el dolor
Y si la tuuiere curad con destreza
Segun nel capitulo suyo se reza
Para esto es lūguento desopilador
Y miren si vlcera alguna le viene
Y curela luego algun buen çurujano
Ya sabe la causa de que esta prouiene
Asi mismo sabe la cura que tiene
No falta sino que le ponga la mano

LXIX

Pour guérir les tumeurs et réformer le régime.

Traiter les tumeurs comme des nodosités, comme des apostêmes scléreux et difficiles à modifier; les ramollir d'abord, puis les faire dissoudre. Pour guérir sûrement, le malade doit observer dans son régime une extrême prudence, c'est là le point essentiel du traitement. Qu'il fuie les femmes, qu'il évite les mets indigestes et les mauvaises pensées, qu'il se garde enfin de la colère, de l'emportement et de la tristesse.

LXIX

Para curar las durezas y rectificar el regimiento.

Y alos durujones curad como nodos
O como apostema exclirotico duro
En molificar y ablādallos a todos
Despues resoluelles y con tales modos
Se lleua el paciente muy saluo y seguro
Y deue guardarse enel su regimiento
Porques el cimiento de toda su cura
Que huya manjares de mal nutrimiento
Que huya mugeres y mal pensamiento
Que huya la yra furor y tristura

LXX

Du choix des aliments.

Que le malade mange du chevreau, du poulet, du veau, des faisans, des perdrix, de bonnes tourterelles, de jeunes pigeons, des petits oiseaux, mais qu'ils soient très tendres, de l'agneau d'un an, bien en chair, des jaunes d'œufs, s'ils sont très frais, des petits poissons écailleux de rivière, de jeunes truites grandes comme la main, enfin de tous les aliments substantiels et de facile digestion, tels que ceux que je viens d'indiquer.

LXX

Delos manjares conuenibles.

Que coma gallina cabrito y ternera
Faysanes perdizes y tortolas buenas
Y las palomitas son desta manera
Y aue pequeña que no sea grossera
Carnero de vn año de carnes bien llenas
Y yemas de huevos si bien frescas son
Y peces de rio escamosos chiquitos
Y truchas palmares son desta intencion
Y todo manjar de subtil digestion
Y buen nutrimento como los escritos

LXXI

(Suite et fin).

Qu'il boive du vin rouge mêlé avec de l'eau ferrugineuse, excellente en pareil cas; qu'il évite la grande fatigue et plus encore le repos trop prolongé, qu'il prenne ses repas à des heures régulières, qu'il s'abstienne de dormir pendant le jour et de faire la collation; enfin qu'il boive modérément et ne mange jamais avec excès, quelle que soit l'excellence des mets qu'on lui offre et qu'il fasse une promenade avant de se mettre à table.

LXXI

Prosigne y dá fin.

Y el vino que beua sea tinto y aguado
Con agua azerada ques muy singular
Y no traya el cuerpo contino afanado
Nimenos le tenga baldio y holgado
Y sobre comer no se deue mudar
El sueño del dia se deue excusar
Y las colaciones y el mucho beuer
Y nunca se deue el paciente hartar
Puesto que sea muy bueno el manjar
Y es bien pasear se delante el comer

LXXII

(Fin.)

Louanges et grâces à toi, Seigneur, qui as allumé un flambeau manquant de mèche et qui, au milieu de telles ténèbres, as jeté un si vif éclat sur cette œuvre de ma jeunesse, écrite en style barbare et renfermant un Traité de tant de valeur. Puisque c'est à ta bonté et à ta lumière que je la dois, comment reconnaître une aussi grande faveur, si ce n'est en me déclarant ton serviteur à la vie et à la mort, dans la joie comme dans la peine et en consacrant cette œuvre à ton nom et à ton service.

LXXII

Finis.

Loores y gracias te do yo señor
Que enciendes candela do falta el pauilo
Que en tales tinieblas das tal resplandor
Que en tan juuenil y barbarico estilo
Se encierre vna suma de tanto valor
Y pues que lo hizo tu lumbre y fauor
No se con que sirua tan gran beneficio
Sino que me ofresco por tu servidor
En vida y en muerte en plazer y dolor
Y ofresco la obra a tu nombre y seruicio

LXXIII

Ne permets pas que la maligne envie taise le bien et proclame l'erreur, car beaucoup de savants médecins, lorsqu'ils convoitent une même proie, se mordent comme chiens et chats. Pour me mordre aussi, moi, dans une discussion, le juge m'a donné tort, affirmant que la médecine est une science fixe, invariable, absolue, ce que je regarde comme complètement faux.

LXXIII

Y no des lugar ala enbidia malina
Que calle lo bueno y pregone los yerros
Que muchos letrados de la medicina
Por quanto cocurren en vna rapina
Se muerden asi como gatos y perros
Que por remorderme y a en vna disputa
El juez contra mi confirmo tal razon
Que ygual coplexion puntual y absoluta
Dela medicina es su consideracion
Lo qual por falsissimo aca se reputa

LXXIV

Dans un autre débat, le juge partial, pour me nuire, a prétendu que le plus petit corps peut se diviser à l'infini, tout en gardant sa forme et son entité naturelles, ce qui est tout à fait contraire à la vérité. Et puisque les savants torturent la science pour obéir à leurs méchants instincts, je m'en remets entièrement à ta sainte clémence, Seigneur, pour me protéger contre leurs pernicieuses actions et imposer silence aux mauvaises langues.

LXXIV

Y en otra disputa el juez desygual
Por darme la mengua afirmo en su dezir
Quel minimo cuerpo se puede partir
Guardando su forma y su ser natural
Lo qual por muy falso se deue sentir
Y pues que los sabios sabiendo la sciencia
Por ser maldizientes la quieren torçer
Remitolo todo a tu sancta clemencia
Que alos ponçoñosos hara resistencia
Y alas falsas lenguas hara enmudescer

Fin de l'*Abrégé de la Médecine*, composé par le licencié Francisco Lopez de Villalobos, revu et corrigé par le même, imprimé en la ville de Salamanque, aux frais de Antonio de Barreda, libraire.

L'an de la naissance de notre Sauveur MCCCC.XC. et VIIJ.

Deo gratias.

Fenesce el Sumario dela medicina hecho por el licẽciado frãcisco lopez d'villalobos emẽdado y corregido por el mismo. Imprimido en la cibdad de Salamãca a sus expẽsas de Antonio de Barreda librero. Año del nascimiento de nuestro saluador de mill. cccc. xc. y. viij.

NOTES & COMMENTAIRES

TITRE

Le poème de Villalobos sur la maladie vénérienne a pour titre : *Sobre las contagiosas y malditas Bubas, estoria y medicina* et l'ouvrage dont il est l'appendice est intitulé : *El Sumario de la medicina con un tratado sobre las pestiferas bubas.*

En réunissant ces deux titres, on voit que le nom donné à l'affection nouvelle se composait du substantif *bubas* et des trois adjectifs *pestiferas*, *contagiosas* et *malditas*.

Le mot *bubas* signifiait *bubes* ou *boutons* et il était en usage depuis longtemps en Espagne, lorsque les médecins eurent l'idée de s'en servir pour désigner la maladie qui venait de se déclarer d'une façon si cruelle ; seulement, pour bien faire comprendre qu'il aurait désormais un sens spécial, différent de celui qu'il avait eu jusqu'alors, ils le firent précéder ou suivre d'épithètes indiquant les principaux caractères de cette affection.

On n'est pas d'accord sur l'étymologie du mot *bubas :* quelques auteurs le font dériver du grec βουβών, *aine*, et disent que les *bubas* étaient ainsi

nommées, parce qu'elles apparaissaient en même temps que les *bubones* et dans leur voisinage ; telle était aussi l'opinion de Ducange : *las bubas, lues venerea a buboníbus sic dicta* (1).

Mais du temps de Villalobos, le mot *bubones* avait un sens différent de celui qu'on lui attribuait chez les Grecs et qu'il a chez nous aujourd'hui ; il ne signifiait pas *tumeurs de l'aine*, mais bien *tubercules;* dans sa nomenclature des diverses manifestations de la syphilis, Montejo nous dit : *Bubones que corresponden a los tuberculos* (2).

Quoi qu'il en soit, la première syllabe de *bubo* est bien d'origine grecque : *Bu, particula loquelaris a græcâ origine* (3).

Cette syllabe est ce que l'on appelait une particule inséparable, *augmentative*, n'ayant pas par elle-même de sens propre, mais modifiant celui du mot dans la composition duquel elle entrait, en ajoutant à ce mot une idée de grandeur et de force.

Græci, bulimum magnam famem dicunt, assueti magnis et amplis rebus præponere βου, *a magnitudine scilicet bovis* (4).

Bulimus, vox græca βούλιμος quæ significatur magna fames a βου, *particula, quæ in compositione augendi vim habet* (5).

Quelques étymologistes affirment avec plus de raison, je crois, que *bubas* est d'origine française et vient du vieux mot *bube* ou *bubette*, dont il est fait un fréquent usage dans nos anciens auteurs.

(1) Extrait du *Glossaire* de Ducange, édition de Didot t. I, p. 206.

(2) *La Sifilis*, par le Dr Montejo, p. 126.

(3) *Lexique latin* de Forcellini, édition de V. Devit. Prato 1858-60.

(4) *Idem.*

(5) *Idem.*

Dans le roman de *la Rose*, poème célèbre du treizième siècle, on trouve les vers suivants :

El sél n'a mains beles ni netes
Ou de sirons ou de bubettes
Gart que lessier ne les y vueille
Face les oster à l'aigueille (1).

Le mot *bubelettes* dont se sert Rabelais est diminutif de *bube : « es aultres croissoient le nez qu'il sembloit la fleute d'un alambic tout diapré, tout estincelé de bubelettes* (2).

En Espagne, les contemporains de Villalobos appelèrent indistinctement la maladie nouvelle, des noms suivants : *boas, buas, bobas, buvas* et *bubas*.

I

(1) Ferdinand V d'Aragon et Isabelle, sœur et héritière d'Henri IV de Castille, portaient alors le titre de Rois d'Espagne; plus tard avec l'assentiment du pape Alexandre VI, ils prirent celui de Rois Catholiques. Par leur mariage, les royaumes d'Aragon et de Castille longtemps séparés, furent définitivement réunis et grâce à la conquête du royaume de Grenade sur les Maures en 1492, l'Espagne leur dût son autonomie.

On se rappelle que ce fut le 3 août de cette même année, que Christophe Colomb partit de Palos en Andalousie, pour aller à la découverte du Nouveau-Monde avec trois bâtiments, qu'après trois années de

(1) Et si elle n'a les mains belles ni nettes, de cirons ou de bubettes, prenez garde que laisser ne les y veuille; qu'elle les fasse ôter à l'aiguille....

(2) Tout parsemé de petites bubes étincelantes (PANTAGRUEL, Chap. I.)

sollicitations, il avait obtenu de la générosité de la reine.

II

(1) « Bénis du Seigneur, adorés de leurs sujets, jouissant d'une grandeur sans égale *dans le monde présent* avec plus d'espérance encore pour *l'autre.* »

Ceci n'est point une allusion au Nouveau-Monde, mais *au monde futur* par opposition *au monde présent ;* cette phrase est le développement de la précédente, dans laquelle on souhaite à Ferdinand et à Isabelle, la continuation de leur gloire suprême, *ici-bas* et *là-haut.*

(2) Même observation pour cette fin de strophe dans laquelle le Dr Gaskoïn voyait une allusion aux récentes découvertes de C. Colomb ; il s'agit ici, beaucoup plutôt de la France, de l'Italie et des autres nations avec lesquelles l'Espagne avait de fréquents rapports et d'autant moins de l'Amérique, que c'est Villalobos qui parle et qu'à cette époque, il n'avait pas encore quitté son pays natal.

III

(1) Le mot *pestilencia* dont se sert Villalobos ne désignait point alors une maladie particulière et nettement déterminée, mais bien une affection épidémique, contagieuse, sur les véritables causes de laquelle on n'était point fixé ; les Latins l'employaient aussi dans un sens analogue :

Pestilencia accedit ex aeris putrefactione, quando que ex re celesti cujus qualitas non est hominibus cognita.

Bien que le mot pestilence soit depuis longtemps tombé en désuétude, j'ai cru pouvoir le conserver pour

nommer une maladie qui fut considérée tout d'abord comme un châtiment divin dans le genre des sept plaies d'Égypte.

Était-ce bien réellement une affection nouvelle comme Villalobos et ses contemporains l'ont affirmé ? N'était-ce pas plutôt une maladie existant déjà et que le caractère de gravité exceptionnelle qu'elle revêtit alors, empêcha de reconnaître ? Il est bien difficile, en effet, d'admettre que l'Espagne ait été épargnée jusqu'à cette époque, par une maladie dont la présence était alors signalée en France, en Italie, en Allemagne et dans différentes parties de l'Europe.

Il est impossible de préciser l'époque à laquelle cette pestilence a fait, pour la première fois, son apparition en Espagne, mais il est fort probable qu'elle y existait à l'état sporadique, bien avant le moment où elle fut considérée comme une véritable épidémie.

Si l'on hésite à admettre l'opinion de P. Pintor (1) qui prétend que cette maladie a éclaté en 1483, on ne peut contester l'authenticité du passage suivant, emprunté à la relation du premier voyage de Léon l'Africain (2), qui affirme que les bubas existaient en Espagne avant 1492, époque à laquelle les Juifs, indignement persécutés par l'Inquisition, se réfugièrent en grand nombre dans le nord de l'Afrique :

« *Cette maladie, dit-il, n'était pas connue, même de nom, en Afrique, avant l'époque où le roi Ferdinand chassa tous les Juifs de l'Espagne ; lorsqu'ils se furent réfugiés dans leur ancienne patrie, des Éthiopiens dépravés eurent commerce avec leurs femmes et de là est venue, comme de la main à la main, cette peste qui se répandit dans toute la contrée, en sorte*

(1) *De morbo fœdo et occulto his temporibus affligente ;* Roma, 1500.

(2) *Léon l'Africain.* Édition de Jean Temporal, libraire à Lyon, janvier 1556.

qu'il y eut à peine une famille qui en fut épargnée ; ils regardent comme une chose certaine et indubitable, qu'elle a passé de l'Espagne chez eux, et ils n'ont pas trouvé d'autre nom pour la désigner que celui de Mal espagnol, etc., etc. »

Voici un autre passage du même auteur, qui explique la rapidité avec laquelle les *bubas* se propagèrent en Afrique :

« *Là est permis à toute jeune fille avant que se marier, de choisir un amant tel que bon lui semble, et jouir du fruit de leurs amours, de sorte qu'il n'y en a pas une qui puisse se vanter d'avoir porté sa virginité à son mari ; il est vrai qu'elles, étant mariées, ne sont plus suivies ni sollicitées par leurs amants, qui vont ailleurs chercher fortune et faire l'amour avec d'autres.* »

La maladie des *bubas* était connue dans les Indes, antérieurement à la découverte de l'Amérique, si l'on en croit un livre cité par Morejon, et qui aurait été publié en 1505 ; l'auteur, un certain L. Battomano, raconte qu'un jeune garçon serait mort de cette maladie aux Indes orientales, dix-sept ans auparavant, c'est-à-dire en 1488.

Voici le résultat des recherches que j'ai faites à ce sujet :

Battomano, que l'on appelle aussi Vartomano, se nommait en réalité Luigi de Barthema. Né à Bologne en 1480, il partit en 1501 pour Java, Malacca et Calicut ; à son retour, il écrivit une relation de son voyage, qui parut à Milan, pour la première fois, en 1508 ; j'en extrais le passage suivant, relatif au fait qui nous intéresse :

« *Jean Marie s'en vint à Cananor où j'ai acheté son fils, le fis baptiser, le nommant Laurent pour autant que ce jour-là était la fête de Saint-Laurent et le même jour, après l'an révolu, il mourut du mal de Naples, duquel j'en ai vu, dans Calicut, plus de trois*

mille milliers entachés, tant hommes que femmes; on appelle cette maladie pua, *qui a commencé à régner en ce pays depuis dix-sept ans et en ça* (1), *mais elle y est plus âpre qu'en nos pays* (2). »

Ces lignes, ayant été écrites en 1506, le mal de Naples, d'après Luigi de Barthema, aurait donc fait son apparition aux Indes orientales vers 1489; d'après J.-G. Klein (3), au contraire, il y était connu depuis plus de neuf siècles.

Il résulte de la lecture de la troisième strophe du poème de Villalobos, que l'auteur ne croyait pas à l'ancienneté des *Bubas; ce fut, dit-il, une pestilence jusqu'alors inconnue, dont poète, prosateur, savant ou historien n'avaient jamais parlé* (4), mais il affirmait qu'elle était contagieuse et débutait par les organes génitaux.

A cette époque, les rapports sexuels étaient considérés comme l'unique mode de contagion de la maladie.

IV

Les Théologiens affirmaient que la maladie nouvelle était un fléau, déchaîné sur la terre par la colère de Dieu, pour la punition de nos péchés.

(1) *En ça*, inusité aujourd'hui, voulait dire : à peu près, environ.

(2) Cette relation se trouve dans le premier volume des *Voyages de Jean-Baptiste. Rhamnusio*, édition de Lyon, 1556.

(3) *De morbi veneræi curatione in Indiâ orientali usitatâ ;* Copenhague, 1795.

(4) On voit que Villalobos ignorait qu'un de ses compatriotes eut déjà publié un ouvrage sur cette pestilence.

L'année précédente, en 1497, Gaspar Torella avait fait paraître à Rome un livre qui portait le titre suivant :

Tractatus cum consiliis contra pudendagram, seu morbum gallicum. Impressum Romæ per magistrum Petrum de Laturre, an. 1497, in-4°.

L'idée de faire remonter jusqu'à la divinité la cause de cette pestilence était très répandue à cette époque, et grâce à l'ignorance des médecins, elle s'accrédita pendant de longues années.

Voici ce qu'écrivait à ce sujet Joseph Grunbeck dans son *Opuscule sur la mentulagre* (1), publié en Allemagne en 1503 :

« *Alors, en considérant et en étudiant l'origine de cette souillure, sa manière d'être, la source dont elle est sortie, en cherchant à savoir si elle est un effet de la volonté de Dieu ou l'œuvre des astres.... j'ose d'abord déclarer que cette maladie pustuleuse, qui déjà afflige tant l'humanité, est le produit du courroux et de la vengeance célestes.... A notre époque, il n'y a de bon, de droit, d'honnête que ce qui est en lutte continuelle avec la bonté et l'honnêteté; l'homme ne redoute pas beaucoup ce châtiment que le ciel, si clément jusqu'à ce jour, lui a infligé pour le punir de ses fautes.* »

Il faut se souvenir qu'à la fin du xv[e] siècle, le schisme était devenu général et que la libre pensée faisait son chemin dans le monde.

En Italie, le dominicain Savonarole, prieur du couvent de Saint-Marc à Florence, établissait une secte nouvelle, les Piagnoni et se livrait à de violentes déclamations contre le clergé et le Saint-Siège; accusé d'hérésie par les Franciscains et anathémisé par le pape Alexandre VI dont il avait signalé les désordres, il fut mis en prison, appliqué à la torture et mourait sur le bûcher en 1498.

En Allemagne, les disciples de Jean Huss, professaient les doctrines les plus audacieuses, niaient le culte de la Vierge et des saints, rejetaient l'autorité

(1) *Libellus Josephi Grunbecki de Mentulagrâ, aliàs de morbo gallico,* traduction du D[r] Corlieu, Paris 1884. (Collection choisie des anciens syphiligraphes.)

du pape, attaquaient les vices du clergé, n'admettant ni les excommunications, ni la communion sous une seule espèce et ne reconnaissant ni les vœux monastiques, ni le célibat des prêtres.

L'heure de la réformation allait sonner ; les premières prédications de Luther datant de 1519.

V

(1) L'Infidèle était le Turc-Ottoman, maitre de Constantinople depuis 1453 et l'Espagne ne cessait de prêcher l'extermination de l'Islamine.

Définitivement chassés du Royaume depuis 1492, les Juifs avaient été, de la part de la sainte Inquisition, l'objet des poursuites les plus odieuses ; réfugiés pour la plupart en Italie, en France, en Grèce et en Afrique, ceux qui n'avaient pu quitter l'Espagne furent livrés au bûcher et périrent dans les plus effroyables supplices.

VI

(1) Le Seigneur dit aussi à Moïse et à Aaron dans l'Égypte.....

3. Parlez à toute l'assemblée des enfants d'Israël et dites leur qu'au dixième jour de ce mois, chacun prenne un agneau pour sa famille et pour sa maison.....

6. Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois et toute la multitude des enfants d'Israël l'immolera au soir....

7. Ils prendront de son sang et ils en mettront sur les deux poteaux et sur le haut des portes des maisons où ils mangeront.....

12. Je passerai cette nuit-là par l'Égypte, je frapperai dans les terres des Égyptiens tous les premiers-nés, depuis l'homme jusqu'aux bêtes et j'exercerai mes

jugements sur tous les dieux d'Égypte, moi qui suis le Seigneur.....

21. Moïse appela ensuite tous les anciens des enfants d'Israël, leur répéta les paroles du Seigneur et dit : Allez prendre un agneau dans chaque famille et immolez la Pâque.

22. Trempez un petit bouquet d'hysope dans le sang que vous aurez mis sur le seuil de votre porte et vous en ferez une aspersion sur le haut de la porte et sur les deux poteaux. Que nul de vous ne sorte hors de la porte de sa maison jusqu'au matin.

23. Car le Seigneur passera en frappant de mort les Égyptiens et lorsqu'il verra ce sang sur le haut de vos portes et sur les deux poteaux, il passera la porte de votre maison et il ne permettra pas à l'ange exterminateur d'entrer dans vos maisons et de vous frapper.....

28. Les enfants d'Israël firent ce que le Seigneur avait ordonné à Moïse et à Aaron.

29. Sur le milieu de la nuit, le Seigneur frappa tous les premiers-nés de l'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon qui était assis sur le trône, jusqu'au premier-né de la femme esclave qui était en prison et jusqu'au premier-né de toutes les bêtes (1).

VII

(1) David, proclamé roi à la place et du vivant de Saül, fut regardé pendant longtemps comme l'auteur d'un grand nombre de psaumes, dont quelques-uns étaient considérés comme prophétiques ; d'où les noms de Psalmiste et de Grand Prophète, sous lesquels il est ici désigné.

(1) *L'Exode*, chap. XII.
La Sainte Bible, traduite sur le latin de la *Vulgate*, par Lemaistre de Sacy.

Il se rendit coupable d'adultère avec Bethsabée, femme d'Urie, l'un de ses officiers qu'il avait envoyé rejoindre l'armée et qui périt au siège de Reblath ; devenue veuve, Bethsabée épousa David dont elle eut un fils, Salomon, qui lui succéda sur le trône d'Israël.

La fin de cette strophe pourrait faire supposer que Villalobos croyait que *las bubas* s'étaient déclarées spontanément en Espagne ; on voit, dans tous les cas, qu'il les regardait comme un châtiment divin et comme la juste punition de nos fautes.

VIII

(**1**) *La parte pecante es la parte paciente*, ce vers de Villalobos indique très nettement le caractère vénérien (*a venere*) de la maladie.

En fait de vérole, a dit Ricord, *on est toujours puni par où l'on a péché ;* comme à l'époque à laquelle parut le poème de *las bubas*, on ne connaissait d'autre mode de leur transmission que le coït, c'était donc sur les organes sexuels qu'elles devaient se déclarer, c'est-à-dire à l'endroit même où la contagion s'était opérée.

(**2**) 10. Abram descendit en Égypte à cause de la famine qui était survenue dans le pays de Chanaan où il s'était rendu sur l'ordre du Seigneur.

11. Lorsqu'il fut prêt d'entrer en Égypte, il dit à Saraï sa femme : Je sais que vous êtes belle

12. Et que, quand les Égyptiens vous auront vue, ils diront : c'est la femme de cet homme-là et ils me tueront et vous réserveront pour eux.

13. Dites-leur donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin qu'ils me traitent favorablement à cause de vous et qu'ils me conservent la vie en votre considération.

14. Abram étant entré en Égypte, les Égyptiens virent que cette femme était très belle.

15. Et les premières personnes du pays en ayant donné avis à Pharaon, et l'ayant fort louée devant lui, elle fut enlevée et menée au palais du Roi.

16. Ils en usèrent bien à l'égard d'Abram à cause d'elle et il reçut des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses et des chameaux.

17. Mais le Seigneur frappa de grandes plaies Pharaon et sa maison, à cause de Saraï, femme d'Abram.

18. Et Pharaon ayant fait venir Abram lui dit : Pourquoi avez-vous agi avec moi de cette sorte ? que ne m'avez-vous averti qu'elle était votre femme ?

19. D'où vient que vous avez dit qu'elle était votre sœur, pour me donner lieu de la prendre pour ma femme ? Voilà donc votre femme que je vous rends présentement ; prenez-la et vous en allez.

20. Et Pharaon ayant donné ordre à ses gens de prendre soin d'Abram, ils le conduisirent jusque hors de l'Égypte avec sa femme et tout ce qu'il possédait (1).

(3) *Nature* est pris dans le sens, inusité aujourd'hui, *d'organe servant à la génération*.

(4) Quel était le mal dont Dieu frappa le Pharaon ? Saint Augustin et plus tard, un Père de l'Église, Théodoret, l'un des principaux docteurs de l'école d'Antioche, nous disent « *que ce mal était une plaie, qui avait rapport au crime que Dieu voulait punir et qui mettait ce prince dans l'impossibilité de le commettre* » (2).

(1) *Genèse*, chap. XII.
La Sainte Bible, traduite sur le latin de la *Vulgate*, par Lemaistre de Sacy.

(2) *Genèse*, traduite en français avec l'explication du sens littéral et spirituel, tiré des saints Pères et des auteurs ecclésiastiques, imprimée à Paris, sans nom d'auteur en 1683.

X

(1) On appelle Conjonction, la rencontre de deux ou de plusieurs planètes dans un même signe du Zodiaque.

L'Astrologie, que l'on regardait alors comme une science positive, enseignait que les plus graves événements et les destinées humaines dépendaient de la marche et surtout de la Conjonction de certaines planètes ; Saturne, Jupiter et Mars étaient réputées les plus malfaisantes et leurs Conjonctions passaient pour jouer le principal rôle dans la production des épidémies.

La récente Conjonction de Saturne et de Jupiter, survenue le 24 novembre 1484, fut regardée comme le signe précurseur de la terrible maladie pestilentielle qui venait d'éclater en Espagne ; déjà, Guy de Chauliac, dans son *Traité d'Astrologie*, avait attribué à la Conjonction de Saturne, Jupiter et Mars qui eut lieu en 1345, la peste noire, qui trois ans après sévissait dans l'Inde, ravageait l'Europe entière et une grande partie de l'Afrique.

XI

(1) A cette époque, les médecins imbus des idées galénistes, au lieu de rechercher la véritable cause des maladies, les regardaient toujours comme dépendant d'une modification survenue dans la quantité ou la qualité des quatre humeurs (1).

Ce fut à l'excès du phlegme salé (2) et de l'humeur

(1) Quatuor humores, humano corpore constant,
Sanguis cum cholera, melancholica, quoque phlegma.

(2) Le phlegme salé (φλέγμα, phlegme ou pituite) était une des quatre humeurs principales des anciens.

D'après eux, *c'était une humeur blanchâtre, visqueuse, froide et humide qui prédominait surtout en hiver; elle était*

mélancolique, dû à l'impureté de l'air et aux mauvaises mœurs, qu'ils attribuèrent cette altération du foie que Villalobos croyait être le premier symptôme de la maladie nouvelle ; il nous expliquera, dans une strophe suivante, comment c'est une matière d'origine hépatique qui transmet et propage dans les aines d'abord, puis dans les organes sexuels, ce mal contre lequel on était alors impuissant.

XII

(1) Quel est ce savant docteur ?

Malgré de nombreuses recherches, je ne trouve, antérieurement à Villalobos, qu'un seul auteur ayant affirmé l'identité des *bubas* et du *saphati*.

C'est Jean Widemann, professeur à l'université de Tubingue (duché de Wurtemberg) ; dans son *Traité sur le mal français* (1) qu'il publia à Rome en 1497, il déclare que les formes pustuleuses de la maladie nouvelle appartiennent au genre *saphati humida* et que celles qui sont caractérisées par des squames sèches sont le *saphati sicca*.

Lors de la publicatien de ce *Traité*, Villalobos était à Salamanque, terminant son poème qui devait paraître quelques mois plus tard et il est peu probable qu'il ait eu connaissance de l'œuvre du médecin allemand ; je serais donc plutôt autorisé à penser que le savant docteur, dont il est ici question, n'est pas Jean Widemann, mais bien un être imaginaire, inventé par Villalobos pour les besoins de la cause.

sécrétée par certains organes et particulièrement par le nez et les bronches.

(1) *Tractatus de pustulis et morbo qui vulgato nomine dicuntur, Mal de Franzos.*

(2) Avicenne a désigné sous le nom de Saphati (1) plusieurs affections cutanées de nature et de formes différentes.

Le premier chapitre du quatrième Livre dont parle Villalobos a pour titre : De Sahafati, Alsirengi et Albalchie et Albothin.

(De Acoribus i ulceribus capitis manantibus. De Cerijs i Favis. De Psydrasis. De Therminthis.)

Avicenne admettait deux formes de saphati, l'une humide et l'autre sèche ; chacune d'elles comprenait deux variétés.

Variétés de la forme humide : al saphati proprement dit, et al sirengi.

« Al Saphati incipiens est bothor plurimum faciens, lœve, divisum in numeratione locorum ; deinde exulcerantur ulceribus crustosis et sunt ad rubedinem declives, quandoque emittit virus nominantur al sirengi (2).

Pour Avicenne, le saphati proprement dit correspond

(1) Le véritable nom du saphati a été dénaturé par les traducteurs d'Avicenne, c'était *al sàfa* (Al est l'article) ; l'accent qui se trouve sur la syllabe *sa* indique qu'elle doit être prononcée du gosier, et c'est pour essayer de rendre cette prononciation gutturale, que certains auteurs ont intercalé la syllabe *ha* et ont fait *sahafati*, dont la dernière lettre a été ajoutée par les traducteurs italiens. Quant à la lettre *t*, elle était simplement euphonique et terminait le mot *safa*, quand celui-ci était suivi d'un mot commençant par une voyelle.

Sahfa ou *safa*, voulait dire en arabe, calice, cupule ; ce nom avait été donné à la maladie, soit à cause de la forme arrondie des pustules, soit à cause de l'humeur qu'elles contenaient.

(2) Al sirengi, ou plus exactement al asrenge, signifiait minium, d'où le nom de cette forme du saphati dont les pustules étaient rouges (ad rubedinem declives).

aux Achores (1) (ulcera capitis manantia de Celse), et devenait al Sirengi, c'est-à-dire le Cérion (2) ou Favus, quand l'éruption du cuir chevelu, persistant depuis longtemps, les pustules laissaient suinter un liquide visqueux, qui formait, en se desséchant, des croûtes épaisses et jaunâtres.

Ces deux variétés de la forme humide du saphati étaient attribuées à la même cause : causa saphati est humida, mala, acuta, corrosiva, quæ permiscetur sanguini et humores grossi, iterum mali quare grossum retinetur et facit apa (3) et resolvitur subtile ; causa sirengi est humor melancolicus (4), plurimus, cui permiscetur humiditas acuta, quare expellitur ad cutem et corrupit et corrodit.

Identiques dans leur nature et ne différant que par la forme, ces deux variétés du saphati n'étaient pour Avicenne qu'une seule et même maladie.

Variétés de la forme sèche : al Balchie et al Bothin.

(1) « Les Grecs sous le nom d'ἀχῶρες et les Latins sous le nom de Favi, désignaient ordinairement et d'une façon générale, les affections du cuir chevelu, qu'ils regardaient comme identiques dans leur nature et ne différant que par la forme. » Cazenave, Compendium des maladies de la peau et de la syphilis.

(2) Cerium, de κηριον (gâteau de miel), ainsi nommé à cause de l'humeur épaisse et jaunâtre que secrètent les pustules faveuses.

Alibert a comparé ces plaques suintantes, à un gâteau sur lequel on aurait étendu une couche de caramel.

(3) Apa, abréviation pour apostema.

(4) Humeur mélancolique de (μέλασ, noir et χολή, bile). Ce nom était donné par les anciens à une humeur noire et épaisse, dont ils plaçaient le siège dans la rate et qu'ils regardaient comme capable de produire des maladies hypocondriaques. « L'humeur mélancolique contre nature s'appelle atrabile. » (A. Paré).

Al Balchie (1) était le Psydracium (2), affection pustuleuse très voisine de l'Impetigo, sinon cette affection elle-même.

En parlant de l'Impetigo, Avicenne dit : non longinqua est al Balchie et non diversificatur ab eâ, nisi cum re occultâ et proprie al saphati siccâ... et plus loin il ajoute : al Balchie est impetigo malignior et deterior et magis corruptiva et longinquioris profunditatis.

Al Bothin (3) était le Terminthus (4), affection caractérisée par des petites tumeurs et des ulcères de couleur noire, se développant le plus ordinairement sur les membres inférieurs, varices et ulcères variqueux.

Sunt, dit Avicenne, ulcera melancholica quæ apparent in crure, ex eâdem materiâ ex quâ fiunt varices; appropinquat cura ejus curatione earum.

On voit, par ces différents extraits, que Villalobos a raison quand il affirme que la maladie nouvelle n'est pas le saphati.

(3) Aduste (adustus, de adurere, brûler).

(1) Al Balchie, ainsi appelé du nom de la province de Balkh (ancienne Bactriane) dans laquelle la maladie était très répandue et où elle aurait été observée pour la première fois.

(2) Psydracium de ψυδράκια, pustules. (Albida pustula capitis. Galien.)

(3) Al Bothin, granum viride (pistacia terebinthus) à cause de la ressemblance des petites tumeurs avec les fruits de cet arbuste.

(4) Terminthus de τερμινθος, fruit du pistachier; même sens qu'al Bothin ; « eminentias in cute consistentes, rotundas, colore ex nigro et viridi, terebinthi fructui similes. » Galien. — Les citations latines contenues dans la note XII sont empruntées à l'œuvre d'Avicenne publiée à Venise en 1582, par *Andreas Alpago, Bellunensis, philosophus ac medicus eminentissimus Arabicæque linguæ peritissimus, avec annotations de Benedicto Rinio, philosophus ac medicus præstantissimus.*

On donnait autrefois cette épithète au sang et aux humeurs dans certaines maladies.

D'après Littré et Robin, « *la sécheresse du corps, la couleur noir du sang tiré des veines, et le peu de sérosité qui s'en séparait, étaient les indices de cet état prétendu du sang.* »

D'après A. Paré, *toutes les mélancholies contre nature sont fort chaudes à raison qu'elles sont faites par adustion.*

(**4**) Botor, que je traduis par pustule, est un mot indéclinable que les Espagnols ont emprunté à la langue arabe et sur le sens duquel on est peu d'accord. Ce mot a servi à dénommer toutes les formes possibles des affections cutanées; pour certains auteurs, Botor était une vésicule, une croûte, une tache; pour d'autres, une tumeur, un abcès, une pustule, une papule, etc.

Rhazès dit : *Bothor, tumor in genere, tumor cum solutione continui, parvæ tumores apud Arabes.*

Bothor est eminentia in cute seu apostema parvum sive pustula, d'après Avicenne.

Pour le Dr Montejo, c'est incontestablement une papule. « *Botor en que se define con asombrosa certitud a las papulas.* »

Le Dr Gaskoïn dit également : *Botor is papule.*

Malgré l'opinion de mes deux savants confrères, je crois que le mot pustule traduit plus exactement cette forme éruptive qui, d'après Villalobos, contient une humeur épaisse et aduste.

XIII

(1) De ce que la description de la gale et de la lèpre, que nous donne Avicenne dans son quatrième Livre, ne se rapporte pas à celle du mal nouveau, le contradicteur de Villalobos a tort de conclure que ce mal est le Saphati; ces deux affections sont complètement diffé-

rentes, comme on l'a vu dans la note précédente et de même que souvent on pouvait les trouver réunies sur le même malade, parfois aussi on les observait sur les gens atteints de gale ou de lèpre.

XIV

(1) Avant de nous donner les raisons pour lesquelles il n'admet pas l'identité des deux maladies, Villalobos dit avec raison qu'il ne faut pas confondre l'humeur putride avec l'humeur pestilentielle, ces deux humeurs étant complètement différentes.

D'après Ricord (1), en effet, la matière putride ne serait point contagieuse : « *Il y a, dit-il, une circonstance importante à signaler et que les expériences sur l'inoculation ont constatées, c'est que le pus putride n'est plus virulent, la gangrène détruit le virus, elle le tue.* »

XV

(1) Dans son poème, Villalobos ne se sert pas du mot *bubas* pour désigner le mal nouveau, mais bien du nom de ses formes les plus habituelles, *pustules* ou *croûtes*.

En Espagne actuellement, le nom de la maladie vénérienne est *el* (*mal*) *Galico* et le mot *bubas* n'est plus en usage depuis longtemps ; cependant, il est resté populaire aux Antilles espagnoles et sert à désigner le *Pian*, maladie que l'on appelle *los clavos de bubas*, et qui est très commune chez les gens de la classe pauvre.

Le *Pian*, affection de nature virulente et de forme tuberculeuse, est vraisemblablement d'origine syphilitique ; mon excellent confrère et ami, le docteur Betancès,

(1) *Lettres sur la Syphilis ;* Paris, édition de 1856.

a eu l'occasion d'en observer un grand nombre de cas, qu'il a traités par le mercure et l'iodure de potassium et dont il a toujours obtenu la parfaite guérison.

(2) Après avoir déclaré que le saphati n'est pas contagieux, Villalobos a parfaitement raison de ne point persister dans cette opinion qui ne repose, dit-il, sur aucune preuve scientifique certaine.

S'il est vrai de dire, en effet, que certaines formes du saphati ne sont pas contagieuses, il est non moins vrai que l'une d'elles, *als irengi* (le *favus*), ne se contracte et ne se transmet que par la contagion.

XVI

(1) Indication très précise des douleurs articulaires dans le mal nouveau ; quant à son début par les organes génitaux, déjà signalé dans une strophe précédente, c'est un fait acquis, quelle que soit l'explication que l'auteur nous en donnera plus tard.

Nous reviendrons sur ces deux symptômes ; je constate seulement qu'on ne les observe pas dans le saphati, comme le dit fort justement Villalobos ; ce sont donc deux excellentes preuves de la non-identité des deux maladies, dans lesquelles les caractères, la forme et l'éruption sont tout à fait différents, comme nous le verrons dans les strophes suivantes.

XVIII

(1) Très bonne observation de la différence de siège et de nombre dans les deux maladies.

Tandis que le saphati n'occupe le plus souvent qu'une seule région, le mal nouveau se montre partout indistinctement, et bien que certaines de ses formes aient des sièges de prédilection, il n'est pas moins vrai de

dire avec Villalobos, que les *croûtes nouvelles* éclatent en nombre infini sur toutes les parties du corps.

Dans la forme humide du saphati (*Achores et Favus*), la tête et la face sont couvertes de croûtes; dans la forme sèche (*Therminthus*), celles-ci ne se montrent au contraire que sur les membres inférieurs; l'éruption est donc forcément plus discrète dans le saphati, puisqu'elle est localisée sur un seul point déterminé et plus confluente dans la maladie nouvelle, où elle est généralisée surtout au début.

XIX

(1) Villalobos soutient, avec raison, que la couleur de l'éruption n'est pas la même dans la maladie nouvelle et dans le saphati; dans la première, nous dit-il, les croûtes sont de toutes nuances, tandis que dans la seconde, elles sont rouges. *Sunt ad rubedinem declives*, d'après Avicenne.

« *Il est incontestablement vrai, comme le dit le Dr Chausit, que les syphilides ont une coloration spéciale qui varie depuis le rouge obscur jusqu'au gris cendré et qui, à tous les degrés de cette gamme de tons d'un rouge plus ou moins foncé, constitue ce que Cazenave avait appelé la teinte syphilitique* (1). »

Sans indiquer les causes nombreuses tenant, soit au sujet, soit à la maladie elle-même, qui peuvent modifier cette teinte particulière, je dois dire cependant qu'elle n'est pas constante, et que, si dans certaines formes elle est très apparente, parfois aussi elle manque complètement dans d'autres.

Sebastiano (Aquilano) a toujours passé pour avoir signalé le premier, en 1506, la couleur spéciale de l'éruption spécifique; nous voyons que plusieurs années

(1) *Traité élémentaire des maladies de la peau;* Paris, 1853.

auparavant, cette couleur particulière avait été constatée par Villalobos et j'ajouterai même que toutes les nuances qu'il indiquait alors, ont été observées depuis cette époque.

Quant à la couleur *maigre de jambon*, si fréquente dans certaines syphilides, qu'elle a pu en être considérée comme le signe pathognomonique, elle n'avait point attiré plus particulièrement l'attention de Villalobos et elle fut signalée pour la première fois par Fallope, environ soixante ans plus tard.

XX

(1) Bien que les syphilides tuberculeuses puissent se rencontrer sur toutes les parties du corps, leur siège le plus habituel est la face; elles lui donnent un aspect croûteux et une teinte rouge violacée tout à fait pathognomoniques.

Il est naturel que l'auteur ait eu l'idée de comparer cette éruption avec la lèpre, affection très commune en Espagne à cette époque. On verra par la citation suivante, qu'il y avait plus d'un point de ressemblance entre les manifestations extérieures des deux maladies; voici, d'après Avicenne, quels étaient les premiers symptômes de la lèpre :

Facies quando rubet et tumet fuscitate attinet et sic hoc, perduras (1) *pertendit lepra.....*

Quando incipit lepra, incipit color faciei fieri rubens, tendens ad nigridinem et apparentia oculis offuscatio ad rubedinem declivis et in anhelitu strictura et in voce et incipit forma fieri fœda et facies et incipit sanguis congelare et putrescit et nigricantur labiæ et apparet super corpus additio glandulosa:

(1) Perduras pour perdurans.

quando lepra est non quieta, incipit corpus ulcerari et corrodit nares et currit virus, etc.

Deux ans avant la publication du poème de Villalobos, le mal nouveau était tellement répandu en Provence et ses manifestations à la face si fréquentes, que l'on trouve dans les archives de la ville d'Aix, à la date de 1496, des *Ordonnances faites aux chirurgiens et aux barbiers, de ne raser ceux qui estoient attains de cette maladie, de peur qu'avec le mesme rasoir ils ne la communiquassent aux autres; ne aliquis alius radatur cum cultris, cum quibus dicti infirmi deraderentur.*

Dans son *Histoire de la Ville d'Aix*, publiée en 1666, Pitton, après avoir cité ces *Ordonnances*, ajoute :

« *On n'observe pas tant de précaution en cette saison, aussi est-elle fort étendue, cette infâme maladie, que notre Fernel a très élégamment décrite en peu de paroles, disant qu'elle est le châtiment public de la déshonnesteté et elle est bien plus ancienne que nos fastes ne le marquent; Dieu s'en est servy pour châtier son peuple et comme nous l'offençons dans le mépris que nous faisons de sa religion, il nous prive de la santé, de laquelle nous faisons mauvais usage et nous précipite dans les maladies, dont le nom seulement a toujours en croupe, l'infamie.* »

XXI

(1) *Les douleurs des articulations, les tumeurs et les plaies* que l'on observe sur la *crête des tibias*, sont des symptômes du *mal nouveau*. Avicenne n'eût pas manqué de les signaler, s'il eût voulu décrire ce mal et non le saphati.

Il ne saurait y avoir le moindre doute sur la nature des divers symptômes dont Villalobos a soin

de nous préciser le siège habituel; les *tumeurs dures des tibias* sont les *gommes* qui, se développant dans le tissu sous-cutané, finissent par intéresser la peau qui s'enflamme, s'amincit, se perfore et donne naissance à des *plaies* qui ne sont autres que les *ulcérations gommeuses*.

Pour que l'auteur ait eu le temps d'observer ces symptômes ordinairement si tardifs, il faut, qu'à cette époque, la maladie nouvelle ait eu une évolution beaucoup plus rapide que de nos jours, et que ses diverses périodes se soient succédé presque sans interruption.

Vigo passait pour avoir signalé le premier, en 1514, les tumeurs gommeuses; on voit que, seize ans auparavant, elles avaient été observées et décrites par Villalobos.

XXII

(1) Le mot *sarna* dont se sert Villalobos est aujourd'hui synonyme de gale, mais autrefois il signifiait également *impetigo*, ces deux maladies étant alors très souvent confondues.

Dans le sixième chapitre de son quatrième Livre, Avicenne n'attribue rien à la gale qui puisse se rapporter au *mal nouveau*, si ce n'est pourtant le caractère contagieux qu'il lui reconnaît; il ne dit pas qu'elle commence par les organes sexuels, et s'il recommande au patient atteint de la gale, de s'abstenir du coït, ce n'est pas qu'il voie dans cet acte un mode de propagation de la maladie, mais bien parce que, dit-il, *le coït mettant les humeurs en mouvement, détermine des accidents à la peau*.

Avicenne dit en parlant du galeux : *Dimittat coïtu omnino : coïtus enim movet materias ad exteria et excitat vaporem callidum, putridum venientem ad partem superfiei cutis*.

(2) La maladie que les Latins appelaient *malum mortuum* était une espèce de gale ou de lèpre, caractérisée par une éruption de pustules larges, pleines d'un pus épais, fétide et par des croûtes noirâtres qui, le plus souvent, se transformaient en ulcères profonds et gangréneux.

XXIII

(1) Villalobos nous dit que le *mal mort* et le *mal nouveau* sont deux affections chroniques et sans siège déterminé.

Le mal nouveau est en effet une affection à marche lente et dont la durée fort longue est, pour ainsi dire, presque illimitée : « *Si l'on apprécie,* dit Montejo, *le temps que met la syphilis à subir son évolution et la lenteur presque constante avec laquelle apparaît chacune de ses manifestations, on doit regarder la chronicité comme un de ses caractères distinctifs.* »

Le *mal mort* est également une maladie qui se développe avec lenteur et dont la guérison se fait attendre pendant un fort long temps; ses pustules larges, ses croûtes noirâtres et ses ulcères profonds, que nous signale Villalobos, se retrouvent aussi dans les formes pustulo-crustacées et pustulo-ulcéreuses du *mal nouveau;* on peut donc dire que ces deux affections ont entre elles certains points de ressemblance.

Les membres inférieurs, dans le *mal mort*, étaient le siège le plus fréquent de l'éruption ; ils prenaient une teinte foncée livide, devenaient rapidement insensibles et semblaient frappés de mortification, d'où le nom de *mal de mort* ou *mal-mort.*

On lit dans une letre de l'archevêque de Vienne, écrite en 1221 : « *Guichardus ægritudine quâdam, quæ in linguâ nostrâ dicitur mal-mort, in pedibus et tibiis universaliter oppressus.* »

Voici un autre texte concernant un saint qui avait été également atteint de la même maladie et qui en était guéri : *Gualterius qui, sine adjutorio alterius nusquam posset incedere, a mali-mortui incommodo liberatur.*

De même que le *mal mort* se montrait le plus ordinairement sur les membres inférieurs, certaines syphilides ont aussi des sièges de prédilection ; mais il n'est pas moins vrai, que l'on peut affirmer avec Villalobos, que ces deux maladies n'ont pas de siège spécial ; malgré quelques points de ressemblance, il n'est pas pospossible d'admettre l'identité des *bubas* et du *malum-mortuum.*

XXIV

(1) Le contradicteur de Villalobos a parfaitement raison d'affirmer que les *bubas* ne sont point prurigineuses ; en effet, sauf quelques rares exceptions de siège et de forme, elles ne donnent lieu à aucune démangeaison.

Quant à l'éruption, si elle est plus discrète dans le *mal mort*, cela ne tient nullement à la plus grande fluidité de l'humeur, mais bien à ce que dans cette affection, les pustules sont le plus souvent localisées sur les membres inférieurs, tandis que, dans le *mal nouveau*, elles sont généralisées et répandues sur toute la surface du corps.

XXV

(1) Sans insister sur la cause humorale à laquelle il l'attribuait, on voit que Villalobos avait parfaitement observé que, dans le *mal nouveau*, le prurit était parfois très violent ; c'est, en effet, ce que l'on constate dans les syphilides papuleuses.

Quant aux patients dont il parle et qui ne cessaient de se gratter, sans mettre en doute qu'ils aient été réellement atteints de *bubas*, on peut admettre (ce qui, du reste, est d'observation journalière) qu'ils étaient, en même temps, affectés de *quelque autre maladie cutanée, vraisemblablement de nature parasitaire.*

XXVII

(1) Pourquoi Villalobos propose-t-il de donner aux *bubas* le nom de *Gale d'Égypte ?*

Est-ce parce qu'il les regarde comme un fléau divin et qu'il les considère comme une nouvelle plaie d'Égypte ? ou bien comme la lèpre, avec laquelle elles étaient souvent confondues, les croit-il originaires de ce même pays, *foyer permanent de toutes les pestilences*, comme le dit le Dr Dupouy (1) ?

Villalobos ne nous donne à ce sujet aucune explication ; quoiqu'il en soit, le nom de *Gale d'Égypte* est encore un nouveau nom à ajouter à la synonymie déjà si nombreuse de l'affection syphilitique.

A l'époque à laquelle parut le poème de *las bubas*, on ne songeait point encore à rattacher cette cruelle affection à la découverte du Nouveau Monde ; cette opinion ne prit cours et ne fut presque généralement adoptée que plus de trente ans après. *L'origine américaine*, d'après Cazenave, *est une fable inventée dans un but de honteuse politique, fable contredite par l'autorité des faits et impuissante à expliquer l'explosion presque simultanément de l'épidémie dans dix pays à la fois.*

Ce fut Gonzalve Fernandez Oviedo qui, le premier attribua aux compagnons de Christophe Colomb l'importation de la maladie nouvelle en Europe ; il assure,

(1) *De la prostitution dans l'antiquité ;* Paris, 1887.

dans son ouvrage publié en 1535, que ce sont eux qui la rapportèrent d'Hispaniola à Barcelone en juillet 1496, lors du retour de leur second voyage.

Comme cet écrivain n'avait pas encore dix-huit ans à cette époque, il n'y a pas lieu d'ajouter une grande importance à son témoignage qui, d'ailleurs, est en complète contradiction avec le rapport officiel du médecin, faisant partie de cette expédition.

« *Diego Alvarez de Chança*, d'après Morejon, *fut le médecin qui, par l'ordre royal, accompagna C. Colomb dans ce second voyage. Il décrit avec un soin extraordinaire et une minutie presque fastidieuse les événements du voyage, les mœurs des aborigènes, leurs productions et enfin les maladies des équipages espagnols. Peut-on comprendre comment un médecin qui enregistre si scrupuleusement des faits étrangers à son art, ait oublié de faire mention d'une maladie dont les manifestations cutanées arrêteraient le regard de l'observateur le plus superficiel? Cela est d'autant moins concevable, qu'il décrit les maladies qui affligèrent l'équipage pendant la traversée* (1). »

C'est seulement en 1535 qu'Oviedo, dans son *Histoire naturelle et générale des Indes occidentales*, dénonce pour la première fois l'origine américaine ; en admettant même, qu'il l'eût déjà signalée dix ans plus tôt, dans un rapport spécial adressé à Charles-Quint, comment se fait-il, qu'étant au Nouveau Monde depuis 1513, époque à laquelle il fut nommé directeur des mines d'or, il ait attendu un aussi long temps avant de faire une déclaration de cette importance ?

Pendant le temps qui s'était écoulé depuis les premiers voyages de C. Colomb jusqu'en 1525, les rapports avaient été incessants entre l'ancien et le Nouveau Monde, des aventuriers, des émigrants de toutes catégories avaient traversé l'Océan, attirés par

(1) Dr Rengifo. *Étude sur Pedro Pintor;* Paris, 1863.

l'or que l'on découvrait en si grande quantité ; voilà vraisemblablement les gens qui ont porté et propagé la maladie en Amérique, et qui sait si Oviedo lui-même n'a pas contribué à cette propagation car, d'après Friend (1), *ayant été atteint de syphilis, il passa dans les Indes occidentales, pour y chercher un moyen de guérir, après l'essai infructueux de tous les remèdes connus en Europe.*

En 1539, Rodrigo Ruiz Diaz de Isla, médecin de Jean II, roi de Portugal, publiait, à l'âge de soixante-dix-sept ans, son *Traité sur la maladie vénérienne* (2), dans lequel il affirme que cette affection est d'origine américaine et qu'elle a été importée en Espagne par les compagnons de Christophe Colomb, *mais à la suite de leur premier voyage, c'est-à-dire en mars* 1493 ; il raconte *qu'à cette époque se trouvant à Barcelone, il donna ses soins à plusieurs matelots atteints de cette maladie, à bord même du bâtiment commandé par Christophe Colomb.*

Or, pas une des relations que nous possédons de ce premier voyage, même celle que Fernand Colomb a écrite d'après les notes de son père, ne fait mention qu'un seul homme de l'équipage ait été infecté de la maladie des *pestiferas bubas ;* quant aux soins que Diaz de Isla prétend avoir prodigués aux matelots *avant leur débarquement,* il n'oublie qu'une chose, c'est que Christophe Colomb avait laissé ses bâtiments dans le port de Palos et *qu'il était venu, par terre, à Barcelone !*

On voit combien le témoignage de Diaz de Isla

(1) Friend's. *History of Physic.*

(2) *Tratado llamado Fructo de todos los santos contra el mal serpentino venido de la Isla española ;* Sevilla, en casa de Robertis, 1539. — Ce traité est intitulé Fruit de tous les Saints, du nom de l'hôpital de Lisbonne dans lequel Diaz Isla avait étudié la maladie de las *pestiferas bubas.*

mérite peu notre confiance; quant à ses connaissances en médecine, on en pourra juger par la lecture du passage suivant, extrait de son *Traité de la maladie vénérienne,* et reproduit dans la Thèse inaugurale du Dr Rengifo (1).

« *A Baëza, mon pays, j'ai observé des choux atteints* « *de syphilis. Cette maladie leur était communiquée* « *par les eaux stagnantes dans lesquelles a été lavé le* « *linge des vénériens et dont on s'est ensuite servi* « *pour les arroser. Les excroissances de ces plantes* « *ressemblent à tel point aux pustules du mal fran-* « *çais que les enfants les coupent avec des ciseaux et* « *les collent sur leur visage pour simuler la maladie.* « *La fidélité de la copie impose aux bonnes gens qui* « *s'en vont leur chemin, marmottant des patenôtres* « *et rendant hommage à Dieu pour rester indemnes* « *de cette terrible affection. Du reste, les autres* « *plantes potagères souffrent aussi de la maladie,* « *non moins qu'un grand nombre d'animaux.* »

XXVIII

(1) Très bonne indication des *douleurs articulaires*, précédant ou accompagnant l'éruption spécifique et pouvant être considérées comme le prodrôme habituel des accidents secondaires.

Villalobos a très bien vu que ces douleurs étaient un des symptômes de la maladie nouvelle et il ne les a pas confondues avec celles du rhumatisme articulaire. Peu violentes pendant le jour, elles le deviennent davantage pendant la nuit et s'exagèrent par la chaleur du lit ; elles sont souvent intermittentes, restent le plus ordinairement localisées dans une ou plusieurs

(1) Paris, janvier 1863.

articulations et n'ont pas la tendance au déplacement des douleurs rhumatismales.

On n'observe en général, ni chaleur, ni rougeur, ni gonflement dans l'articulation douloureuse qui conserve son aspect normal, *c'est*, comme le dit A. Fournier, *que les douleurs articulaires de la syphilis ne résident pas toujours, tant s'en faut, dans les jointures. Très souvent, elles ont leur siège réel dans les synoviales tendineuses, les tissus fibreux ou le périoste des extrémités articulaires.*

XXIX

(1) Équivoque est pris ici dans un sens particulier: autrefois, ce mot était employé dans une certaine école médicale, en opposition avec le mot univoque. On appelait *signes équivoques,* ceux qui étaient communs à plusieurs maladies, et *signes univoques*, ceux qui ne se rencontraient que dans une seule et servaient, par conséquent, à la caractériser.

(2) Comme ses contemporains, Villalobos avait une grande confiance dans l'astrologie et il attribuait le mal nouveau à une mauvaise constellation de planètes malfaisantes.

Le mot constellation signifiait alors : horoscope tiré de l'aspect des astres au moment où se produisait un événement et l'on donnait souvent à l'événement lui-même le nom de la cause à laquelle on le rapportait ; d'où les anciens dictons espagnols, *corre una constelacion* ou *es una constelacion*, ce qui voulait dire *c'est encore* ou *il y a une épidémie.*

Pour Villalobos, la cause première de la maladie nouvelle était donc *une influence sidérale.*

Cette étiologie est un calque des idées du temps, dit avec raison le Dr Rengifo, mais il a le très grand tort d'ajouter quelques lignes plus loin : « Comme le

philosophe, dont parle l'histoire, en allant étudier les cieux pour rechercher la cause d'un mal désastreux, Villalobos oublia ses rapports avec les objets environnants et tomba dans un puits... l'absurde. Pourtant on ne peut moins faire que de regretter cette aberration. »

Cette sévérité de langage de notre confrère me semble hors de propos ; il est souverainement injuste de ne pas tenir compte à l'auteur de *las bubas*, de l'époque à laquelle il a composé son poème.

XXXV

(1) Allusion aux esprits animaux que l'on croyait chargés de donner le sentiment et le mouvement à tout l'organisme. C'était, disait-on, un fluide invisible et subtil, formé dans le cerveau et doué de la faculté de vivifier les diverses parties du corps, dans lesquelles il était distribué par les nerfs.

XXXVI

(1) Dans cette strophe, Villalobos nous explique, d'après les idées humorales du temps, pourquoi *la maladie nouvelle débute par les organes honteux*, mais, comme le fait très judicieusement observer le Dr Guardia, « *son explication, qui repose sur une théorie extravagante des fonctions du foie et de celles de l'appareil urinaire, ne vaut pas celle des théologiens, qui se contentaient de dire que les organes sexuels souffraient les premières atteintes du mal immonde, parce qu'ils étaient les instruments du péché de luxure.* »

A cette époque, le foie passait pour jouer un rôle tellement important dans la production de toutes les maladies, qu'il était naturel que l'on songeât tout

d'abord à attribuer à une altération de cet organe la cruelle maladie qui venait de se déclarer ; on arriva donc, comme le dit Cazenave, » *à regarder les affections vénériennes comme dépendant d'une certaine sécrétion humorale qui avait lieu dans le foie et dont les parties génitales étaient l'émonctoire naturel.* »

Pour Villalobos, c'est le foie qui détermine dans les aines ces tumeurs ganglionnaires (*encordios*), sortes de foyer pour la propagation de l'humeur malfaisante dans les organes voisins, *très disposés à la recevoir parce que leur chair est faible et prompte à s'altérer*, et c'est cette même humeur *d'origine hépatique* qui produit la *buba*, dont l'apparition est toujours précédée par l'engorgement ganglionnaire ; *le foie seul est donc primitivement atteint.*

Telle est aussi l'opinion de son contemporain Joseph Grunbeck : « *Ce redoutable ennemi* (*le mal nouveau*) *se glisse secrètement dans le corps humain, et* commençant *dans le foie, c'est là qu'il exerce son action délétère, d'abord en brûlant le sang, ensuite en désorganisant les organes voisins, le cœur, les poumons et les testicules.* »

Ricord, nous dit Montejo, a substitué au nom vulgaire d'*encordios* la poétique qualification de « pléïade ganglionnaire ».

XXXVII

(1) Villalobos nous signale dans cette strophe l'intervalle qui sépare la plaie initiale des diverses lésions qui en seront plus tard la conséquence ; *c'est la période d'incubation des accidents secondaires.*

Le mal nouveau, dit-il, *commence par les membres honteux de nombreux jours avant de se montrer sur d'autres points.*

Jacques de Catane passait pour avoir, le premier,

mentionné dans son ouvrage publié en 1504 (1) « *que chez certains individus le mal nouveau restait caché des mois et des années.* »

On voit qu'avant lui, Villalobos avait reconnu le rapport existant entre la plaie si insignifiante du début et les accidents ultérieurs de la maladie ; aussi, est-ce avec un légitime orgueil que Montejo réclame, pour son illustre compatriote, la gloire d'avoir le premier observé et consigné dans ses écrits cette grande loi de l'évolution syphilitique.

XXXVIII

(1) Tels sont bien les caractères de l'accident initial de la maladie nouvelle, « *la plus petite, la plus superficielle et la plus insignifiante de toutes les éruptions possibles*, d'après A. Fournier.

La *Buba* repose sur une surface très limitée qui, par une modification anatomique des tissus, devient *dure* et pour ainsi dire *cornée ;* Villalobos me paraît être le premier qui ait observé et signalé ce phénomène aujourd'hui si connu de l'induration ; la *buba* n'est point *douloureuse* au début et ne le devient ordinairement que par suite de causes étrangères, accidentelles et le plus souvent extérieures ; quant à sa *couleur*, elle est bien, comme l'indique l'auteur, *foncée, noirâtre.*

On ne sait, comme le dit Montejo, *ce qu'il faut le plus admirer ou de la grande exactitude d'observation de Villalobos, ou de la précision merveilleuse des termes dans lesquels il nous transmet ses impressions.* En effet, il n'a pas méconnu cette *petite plaie* dont il nous donne une description si exacte ; il a parfaitement compris qu'elle est la première mani-

(1) *Tractatus de Morbo Gallico.*

festation apparente de la maladie et la cause unique de l'infection générale qui, envahissant l'organisme entier, y déterminera des lésions si multiples et si graves.

Pour ses contemporains au contraire, la maladie n'existait pas, tant que ne s'étaient pas montrés les symptômes que nous appelons aujourd'hui *consécutifs* ; une semblable façon de la considérer produisit l'oubli absolu de ses symptômes primitifs.

Nous trouvons également dans cette strophe une indication très exacte des prodrômes de l'invasion secondaire : *lassitude*, *abattement*, *céphalée*, *troubles de la vue*, *insomnies*, en un mot des signes qui préludent habituellement à la diathèse syphilitique.

XXXIX

(1) Indication des symptômes indiquant la présence de la maladie ; *pustules ou croûtes*, *arthralgies*, *douleurs ostéocopes*, *lésions osseuses*, *périostites*, et *engorgement des ganglions cervicaux postérieurs*.

Les différentes éruptions développées sous l'influence du *mal nouveau* furent pendant plus de deux siècles désignées indistinctement sous le nom de *pustules* ou de *croûtes* ; pour les premiers observateurs qui avaient méconnu le rapport existant entre la plaie initiale et ces formes éruptives, celles-ci constituaient le premier symptôme de la maladie ; en 1838, Alibert proposa de leur donner le nom de syphilides, sous lequel on les connaît aujourd'hui.

(2) Après ces *pustules* surviennent les *arthralgies* qui, d'après Villalobos, attaquent d'abord les épaules, puis les genoux ; voici ce que dit, à ce sujet, Montejo :

« *Si l'évolution de la syphilis n'est pas interrompue dans sa marche régulière par des agents morbides ou*

thérapeutiques qui l'affaiblissement ou l'éloignent de son type constant, il est facile de confirmer à chaque instant l'exactitude de l'observation de Viltalobos, non seulement pour ce qu'il dit des douteurs articulaires qui s'observent dans les syphitides ou qui les accompagnent, mais encore il est digne d'admiration qu'il respecte l'ordre chronologique avec lequel s'effectue la manifestation de ces douleurs. »

Villalobos signale ensuite les *douleurs ostéocopes* provoquées par une lésion osseuse plus ou moins profonde, puis les *exostoses du tibia;* c'est, en effet, le siège le plus habituel de ces tumeurs dures dont il nous explique la formation, lorsqu'il dit que l'humeur détruit la partie la plus subtile de l'os et que la partie épaisse forme l'exostose.

(3) Indication très exacte des *périostites secondaires* et de leur siège habituel, *front* et *crâne.* Elles sont généralement accompagnées de *secas;* Montejo nous apprend que c'est ainsi que l'on nomme ces ganglions, situés dans la région cervicale postérieure, qui sont un signe presque constant de l'infection générale et une preuve de la nature spécifique des accidents cutanés qui les accompagnent.

XL et XLI

(1) Sans nous occuper des causes humorales auxquelles Villalobos les attribue, voici deux manifestations de la maladie nouvelle qu'il nous décrit d'une façon très nette et très précise ; ce sont *les syphilides plantaire* et *palmaire* et la *syphilide frontale.*

La paume de la main et la plante des pieds sont le siège le plus habituel de l'éruption spécifique, que l'on y observe sous presque toutes ses formes.

La plus fréquente est sans contredit la forme papu-

leuse et c'est à elle que l'auteur fait certainement allusion, quand il nous dit que la peau devient extrêmement brûlante, qu'elle revêt une teinte rouge-sang, qu'il s'y forme du pus et qu'il s'y produit une violente démangeaison ; ce dernier caractère surtout, rare dans les syphilides, est presque constant dans la forme papuleuse.

Les croûtes jaunes ou rouges et laissant après elles *des cicatrices* doivent être celles que l'on observe dans les formes *tuberculo-ulcéreuses de cette région.*

Les syphilides palmaire et plantaire causent une vive douleur, qui n'est pas constante, mais s'exagère au point du jour ; on croyait qu'elles avaient été signalées pour la première fois en 1566 par Prosper Borgarucci (1) ; on voit que soixante-dix ans auparavant, elles avaient été observées et décrites par Villalobos.

(2) La syphilide frontale est également très fréquente, et c'est à elle que l'auteur attribue cette grande rougeur et cette chaleur qui surviennent au front et sont souvent les premiers indices de la *corona veneris ;* plus tard l'éruption paraît, se développe, envahit les tempes et contourne la tête comme une véritable couronne.

Cette éruption affecte différentes formes comme les syphilides palmaire et plantaire, mais le plus souvent elle est tuberculeuse et, dans ce cas, elle laisse après elle des cicatrices persistantes et parfois même indélébiles : « *La corona veneris,* comme le dit A. Fournier, *est l'indication d'un siège et non d'une forme déterminée d'éruption.* »

XLVI

(1) Sans doute Medina del Rio Seco (province de Valladolid), ville autrefois très florissante, où se tenaient

(1) *De Morbo Gallico, Methodus.*

des foires célèbres et où il se faisait un grand commerce de vins de Xérès.

(2) Coca et Arenas, entrepôts de vins.

XLIX

(1) Le mercure était employé depuis un temps immémorial dans le traitement des maladies de la peau.

D'après un ouvrage attribué à l'empereur Hoang-ty, qui régnait en 2637 avant Jésus-Christ, les Chinois se servaient d'un mélange de miel, de soufre et de mercure (ling-cha) pour le pansement des ulcères vénériens (1).

Introduit dans la matière médicale par les médecins arabes, Rhazès, Avicenne et Mesué se servaient du mercure contre les poux, la gale, l'impétigo et surtout contre la lèpre ; ce fut par analogie, que l'on fut conduit à l'essayer contre la maladie nouvelle, dont les manifestations les plus apparentes se portaient à la peau. On sait comment le succès justifia cette expérience.

Villalobos et ses contemporains ne se servaient du mercure qu'à l'extérieur, en onguents ou emplâtres ; ce fut Pierre Mattholi qui, le premier en 1533, eut l'idée de le faire prendre à l'intérieur.

Bien que l'auteur du poème de *las bubas* déclare que la friction mercurielle est un mauvais moyen de traitement, nous verrons (strophe LXIII[e]) qu'il recommande un onguent dans lequel le mercure est mélangé avec de l'arsenic, du soufre, de l'ellébore noir et de la résine de pin; s'il l'associe à d'autres substances, ce n'est pas pour en corriger les inconvénients qu'il ne connaît pas, mais bien parce qu'à cette époque, on avait recours aux formules les plus compliquées.

(1) *La Médecine chez les Chinois*, par le capitaine Dabry. Paris, 1863.

On voit, d'après ce qui précède, que dès son apparition, la maladie nouvelle fut traitée par les préparations mercurielles, auxquelles on attribuait des propriétés fondantes et résolutives.

LI

(1) Ces auteurs sont : Hippocrate, Archigène, Galien, Rhazès et Avicenne. Villalobos les cite dans la neuvième strophe de son Abrégé de la Médecine ; il veut dire sans doute, que la méthode de traitement qu'il va indiquer est d'accord avec les vues générales de ces Maîtres.

LII

(1) Fumeterre, employée par Galien, Oribase, Aétius et Avicenne dans le traitement des affections cutanées ; l'extrait de fumeterre, mélangé avec certaines gommes-résines, était considéré comme fondant et désobstructif dans les engorgements du foie ; il entrait dans la célèbre confection d'Hamech.

(2) Épithyme, plante parasite du thym, laxative et diurétique, autrefois réputée comme très efficace dans les affections du foie et de la rate, mais plus particulièrement « *dans l'ictère essentiel, le vertige et l'épilepsie dépendant d'un vice du foie* ».

Hippocrate et les Arabes employaient l'épithyme dans la phtisie.

(3) Palomine, plante de la famille des Fumariacées, probablement la Corydalis bulbosa ; même action que la fumeterre.

(4) Buglosse, plante sudorifique et diurétique ; maintenant inusitée comme les deux précédentes.

LIII

(1) Fenouil, sa racine très aromatique passait pour être stimulante et diurétique.

(2) Carthame, ses graines fortement purgatives étaient employées par les anciens « *dans l'ictère par obstruction des vaisseaux biliaires, causée par les aliments de mauvaise qualité* ».

(3) Casse, plante très en honneur chez les Arabes, dès le onzième siècle ; ses qualités laxatives sont dues à la pulpe qui entoure les semences.

(4) Rue, ses feuilles étaient regardées comme excitantes et antispasmodiques ; Hippocrate, Galien et Pythagore les conseillaient dans les fièvres putrides, pestilentielles, comme aléxitères ; infusées dans du vinaigre, elles passaient pour préserver des maladies contagieuses : la Rue formait la base du célèbre antidote Mithridate.

(5) Benoite, ses feuilles toniques ou astringentes étaient très vantées dans les fièvres intermittentes.

Le nom de Bendita (bénie) était également celui d'un électuaire, dans la composition duquel il entrait une trentaine de substances dont la moitié, environ, était purgative ; *ce nom lui avait été donné à cause de ses grandes vertus !*

LIV

(1) Myrobalans (de μυρον, essence, parfum, et βαλανος, gland) et non Myrobolans, fruits desséchés provenant de l'Inde.

Introduits par les Arabes dans la matière médicale, ils faisaient partie d'un grand nombre de préparations officinales et étaient administrés comme laxatifs.

Il y avait cinq sortes de myrobalans : les citrins, drupes du Terminalia citrina, les chébules, drupes du Terminalia chebula, les indiens ou indiques, qui étaient les mêmes que les précédents, mais cueillis avant leur complète maturité, les Emblics, drupes du Phyllanthus emblica, les Bellerics, drupes du Terminalia bellerica.

Les anciens attribuaient aux citrins la faculté de chasser la bile jaune, aux indiens la bile noire, aux chébules, bellerics et emblics, la pituite.

Jean Platœarius, contemporain de Villalobos, a résumé en cinq vers les variétés et les qualités des Myrobalans :

Mirobalanorum species sunt quinque bonorum,
Citrinus, Chebulus, Bellericus, Emblicus, Indus;
Primus trahit choleram citrinus, phlegma secundo
Chebulus et contra Bellericus, Emblicus æque
Illud et in nigram choleram niger imperat Indus.

Inusités depuis longtemps en Europe, les myrobalans, d'après le Dr Apéry, jouiraient encore d'une grande réputation dans l'Asie méridionale ; avec une dose de 1 à 8 grammes, par jour, de myrobalans torréfiés, notre confrère dit avoir vu céder, en trois ou quatre jours, des dysenteries et des diarrhées chroniques et cholériformes qui étaient restées rebelles à tout traitement. De plus, il remarque que ces fruits sont efficaces contre les hémorragies, les hémorroïdes et l'albuminurie (1).

(2) Lavandula stœchas, lavande commune d'Espagne ; ses fleurs aromatiques étaient employées autrefois comme toniques excitantes, antispasmodiques et réputées « *pour réveiller les forces vitales et faciliter l'expectoration des humeurs pituiteuses* ».

(1) Étude médicale sur les Myrobalans, par P. Apéry. (*Gazette médicale d'Orient*, août 1887.)

(3) Tamarin, pulpe laxative qui passait pour être antiseptique.

LVII

(1) Les pilules indiennes étaient composées de poudre d'hyère, de stœchas, d'épithyme, de myrobalans indiques, d'ellébore noir, de polypode de chêne, d'agaric blanc et de coloquinte ; on y ajoutait de la pierre d'azur, du sel gemme, du suc d'eupatoire, de spica indica et de girofle, dont on faisait une masse avec le suc d'ache épurée.

Cette composition avait été inventée par Hali, médecin indien et rapportée par Mesué, « *ces pilules purgeaient vigoureusement surtout l'humeur tartareuse et mélancolique.* »

(2) Les pilules de palomine contenaient des poudres d'aloès succotrin, de scammonée et de myrobalans (citrins, chébules et indiques).

Ces poudres une fois mélangées avec du sirop de fumeterre, on en faisait une masse que l'on séchait après l'avoir divisée en petits morceaux ; on la réduisait alors en poudre et on ajoutait encore du sirop de fumeterre ; c'est cette dernière préparation qui constituait la masse solide dont on faisait les pilules de palomine d'Avicenne « *elles purgeaient l'humeur bilieuse et salée et guérissaient la gratelle et autres maladies de la peau* ».

(3) Hermodacte blanc — bulbe du Colchicum variegatum, purgatif très violent, « *regardé comme très utile dans la goutte et les maladies articulaires* ».

Le faux Hermodacte avec lequel on le confondait souvent, était l'Iris tuberosa qui ne purgeait, au contraire, que très légèrement, sans coliques et sans vomissements.

(4) Spica, Lavandula spica, lavande.

(5) Mastic, suc liquide du Pistacia lentiscus; il découle naturellement ou par incisions faites au tronc ou aux principales branches de cet arbuste; le plus souvent, il y reste attaché sous formes de larmes, « *stimulant et sudorifique, il favorisait l'expulsion des matières séreuses et pituiteuses et était employé dans les affections psoriques, les douleurs rhumatismales par sérosité et corrigeait la faiblesse des articulations* ».

LIX

(1) Ellébore noir, en grand usage chez les anciens « *dans la mélancolie, l'imbécillité, la démence, la manie et toutes les maladies dépendantes de la bile noire et des humeurs phlegmatiques et pituiteuses. C'était le remède par excellence pour guérir la folie.* »

La racine était seule employée comme drastique et diurétique.

(2) Agaric, même action que l'ellébore; on se servait autrefois de la poudre d'agaric « *pour purger les sérosités de la tête* ».

(3) Ebn-Mésué, chrétien nestorien, était médecin du calife Haroun-al-Raschid, contemporain de Charlemagne.

(4) Pierre d'Arménie, sous-carbonate de cuivre bleu, connu aussi sous le nom d'azur de cuivre.

Astringente et hémostatique, elle a été souvent confondue avec le Lapis lazuli, qui paraît être un silicate d'alumine et de soude; elle était réputée « *pour purger l'humeur mélancolique* ». Le bol d'Arménie, également confondu avec l'azur de cuivre, était une terre d'un rouge vif dû à la présence du peroxyde de fer.

LX

(1) La Thériaque était un électuaire dans la composition duquel il entrait de l'opium et environ soixante substances d'espèces et de propriétés différentes.

On croit que ce fut à la sollicitation de Néron, que la thériaque fut préparée par les soins de son médecin Andromachus, qui la chanta en vers élégiaques sous le nom de Galène, c'est-à-dire tranquille, « *à cause que ceux qui étaient atteints de la peste, de la morsure des bêtes venimeuses et de plusieurs autres accidents fâcheux étaient rendus tranquilles ou soulagés de leurs maux, lorsqu'ils en avaient pris.* »

Longtemps après, Nicander, savant, poète et médecin grec, donna à cet électuaire le nom de thériaque (de Θήρ, bête féroce et ἀκέομαι, je guéris) « *soit parce qu'elle renfermait des troncs de vipères desséchées avec les cœurs et les foies, soit parce qu'elle était regardée comme souveraine contre toutes les espèces de venins.* »

Pendant plusieurs siècles, la thériaque a été une sorte de panacée universelle que l'on prescrivait dans un grand nombre de maladies ; douée de toutes les vertus imaginables, elle était surtout narcotique. Un gramme de thériaque contenait environ cinq centigrammes d'extrait d'opium.

LXI

(1) Les onguents rosat et violat, comme on les appelait autrefois, se préparaient : le premier, avec parties égales d'axonge bien lavée et de roses pâles nouvellement pilées, le second, en remplaçant les roses par des violettes ; « *ils étaient employés comme adoucissants et résolutifs.* »

(2) Onguent de ferment.

La levure de bière était fort en usage dans le traitement des maladies éruptives *comme fondant et maturatif*, aujourd'hui cet onguent est complètement abandonné.

(3) L'onguent de Santal (santalum album) était réputé comme *très efficace dans les tumeurs du foie et de la rate.*

LXII

(1) J'ai trouvé dans la partie thérapeutique des Canons d'Avicenne (Traité II, Livre 2) l'explication du mot *climia de plata* dont se sert Villalobos et que je traduis par *oxyde d'argent.*

Chap. 165. De (climia argenti) Cadmia.

Climia argenti quid sit? Quandoque assumitur climia ex auro et argento et quandoque ex œre et ex marchasita, est fœx quæ elevatur super locum in quo funditur aut fumo et illud quod submergitur est laminosum...

En arabe (1), le mot iklimiya signifie scorie, efflorescence qui apparaît à la surface d'un métal en fusion. La *climia* n'est ni une scorie, ni une écume, mais bien le résultat de la sublimation de l'argent, par conséquent, l'oxyde de ce métal; c'est une sorte de suie métallique qui se dépose et se fixe sur les parois supérieures et latérales des vases dans lesquels s'opère la fusion.

Cette suie, souvent employée au moyen âge, entrait dans la composition d'un certain nombre d'onguents.

(2) Litharge, ancien nom du protoxyde de plomb; suivant sa couleur blanche ou jaune, on l'appelait litharge d'argent ou litharge d'or.

Elle était anciennement employée dans le pansement

(1) *Dictionnaire Arabe-Persan*, de Johnson.

des ulcères superficiels, « *elle absorbait l'humidité superflue et diminuait l'âcreté des matières purulentes.* «

(3) Céruse, sous-carbonate de plomb, même action que la litharge ; le fameux onguent blanc de Rhazès, qui a joui pendant longtemps d'une si grande réputation, était composé d'une partie de cire blanche, six d'huile d'olive et une demi de céruse ; on faisait fondre le tout dans une terrine de grès à la chaleur douce.

(4) Couperose, deuto-sulfure de cuivre ou de fer, selon que la couperose est bleue ou verte ; — même action que la litharge et la céruse ; chauffée de façon à perdre son eau de cristallisation, elle formait une poudre anti-hémorragique.

(5) Laurier-rose. L'huile de laurier-rose était très employée dans le traitement des affections de la peau ; on s'en servait encore « *pour la paralysie, pour la faiblesse des nerfs, pour résoudre les tumeurs et pour la goutte sciatique*» ».

LXIII

(1) Les deux sulfures d'arsenic, dont l'usage remonte à Hippocrate, combinés avec différentes substances, *étaient employés pour détruire les excroissances de chair, les végétations et les ulcères fongueux.*

Le sulfure rouge était indiqué par Jean de Gorris *pour le pansement des plaies de mauvaise nature* et le sulfure jaune était prescrit par Avicenne *pour guérir la gale.*

(2) Soufre citrin. Employé de tout temps dans le traitement des maladies de la peau.

(3) Résine de pin. Elle servait à fabriquer un grand

nombre d'emplâtres ou d'onguents qu'elle rendait agglutinatifs — son action était résolutive et maturative.

(4) Ail. Comme la résine de pin, les cendres d'aulx entraient dans la composition de plusieurs topiques auxquels on attribuait des propriétés révulsives et stimulantes ; Galien appelait l'ail, la thériaque du pauvre.

(5) Myrrhe et Encens. Gommes résines que l'on trouve prescrites dans Hippocrate et Galien. En usage dans la médecine grecque et arabe, elles étaient regardées comme détersives et entraient dans la composition d'un grand nombre de préparations, mithridate, thériaque, etc.

(6) Aloès. Le suc de ses feuilles épaisses et charnues était utilisé à l'extérieur *dans le pansement des ulcères fongueux et atoniques et dans certaines affections chroniques de la peau.*

(7) Nielle. On faisait macérer ses semences âcres et poivrées dans du vin ou du vinaigre ; « *elles étaient regardées comme stimulantes et rubéfiantes ; prise à l'intérieur, cette macération passait pour guérir la rage.* »

(8) Mercure éteint, c'est-à-dire à l'état d'extrême division et ayant perdu son éclat métallique ; mélangé avec le soufre, le plomb, l'arsenic, *il servait à composer des onguents résolutifs dont on recouvrait les ulcères atoniques et les tumeurs osseuses.*

LXIV

(1) Térébenthine. Autrefois ce nom désignait seulement la résine du Térébinthe (*Pistacia terebinthus*). Connue depuis la plus haute antiquité, *cette résine était regardée comme très excitante et employée pour déterger les ulcères.*

On nomme anjourd'hui Térébenthine, toutes les résines qui découlent des Conifères et des Thérébinthacées.

(2) Nitre d'Alexandrie. Nom vulgaire de l'azotate de potasse. D'après Pline, le nitre était extrait de l'eau du Nil, amenée dans des puits ; il venait d'Alexandrie qui le tirait de l'île d'Ormuz, dans le golfe Persique, où se concentrait alors le commerce des Indes. Les anciens s'en servaient « *dans la jaunisse par obstruction des vaisseaux biliaires, la colique néphrétique par des graviers et la difficulté d'uriner par des humeurs pituiteusas.* »

(3) Euphorbe, gomme-résine qui découle de l'Euphorbia officinalis.

Presque inodore, d'une saveur âcre et brûlante, l'euphorbe était très vantée pour réprimer les ulcères fongueux et comme fondante « *dans les tumeurs peu sensibles, difficiles à résoudre et plus disposées à la résolution qu'à la suppuration.* »

Du temps de Dioscoride, l'euphorbe était recueillie dans l'Inde, on en faisait une teinture qui, dans les caries scrofuleuses, « *favorisait l'exfoliation, la dégénération et même la guérison.* »

(4) Fénugrec. De ses semences réduites en bouillie, on faisait des cataplasmes émollients et résolutifs « *qui guérissaient les écrouelles, les tumeurs du foie, de la rate, hâtaient la résolution des tumeurs phlegmoneuses et enlevaient les taches de la peau* ».

LXV

(1) Iris de Florence. La racine servait à faire une sorte de bouillie que l'on appliquait sur les ulcères sanieux pour les déterger ; *la poudre d'iris était employée en sachets, pour résoudre les engorgements indolents.*

(2) Opopanax, gomme-résine découlant de l'Opopanax chironium, par incisions faites à la racine et à la tige; *utilisé comme résolutif et fondant dans les tumeurs molles peu douloureuses, dans les affections de la peau et dans les rhumatismes*, l'opopanax entrait dans la composition du mithridate, de la thériaque, etc.

(3) Gomme amoniaque, gomme-résine produite par le Dorema ammoniacum; son nom vient de ce qu'elle était récoltée en Lybie, près du temple de Jupiter Ammon.

On se servait de cette gomme « *pour combattre avec succès les tumeurs des testicules, des aines, des aisselles et du cou et pour favoriser la résolution des tumeurs vénériennes pendant ou après l'administration du mercure.* » Ramollie dans du vinaigre ou dans du vin, on en faisait une espèce de cataplasme, dont on recouvrait les tumeurs froides et indolentes.

(4) Bdellium, gomme-résine du Balsamodendrum africanum.

Récolté dans l'Arabie et dans les Indes orientales, il était également employé comme fondant et résolutif: le bdellium est encore une des substances qui entrent dans la composition de l'emplâtre de Vigo.

(5) Huile omphacine, huile brunâtre que l'on obtenait des olives pressées avant leur complète maturité.

LXVI

(1) On trouve dans Avicenne (livre XII, chapitre V) un grand nombre de remèdes contre les douleurs articulaires.

Les principales substances dont sont composés ces différents emplâtres, cérats et épythèmes, sont l'opium, la jusquiame, la laitue, l'aloès, le safran, le styrax, etc.

Parmi les frictions sur les jointures, les plus recommandées sont les suivantes : semences mucilagineuses de plantain, macérées dans l'eau chaude ou délayées dans l'huile de rose ou bien encore, racines de mandragore bouillies dans du vinaigre avec du beurre.

LXXI

(1) Pourquoi du vin rouge? Parce que, d'après la théorie humorale, les boissons fermentées, de couleur foncée, passaient pour être moins échauffantes que les mêmes boissons de couleur blanche.

Telle n'était pas l'opinion de Jacques de Bethencourt qui proscrivait l'usage du vin rouge : « *Aux repas, les malades feront usage du vin blanc coupé d'eau, proportionnellement à leurs forces et à leur nature...*

« *Le vin blanc est préférable à tous les autres vins, car il soutient l'estomac sans congestionner le cerveau.*

« *Tout excès de vin serait pernicieux, il faut s'en garder... On proscrira l'usage du vin rouge, des vins doux, propres seulement à épaissir le sang et à irriter le foie, des vins capiteux, des vins fabriqués qui surexcitent les nerfs, des vins nouveaux qui sont d'une coction difficile* (1). »

Villalobos conseille la promenade avant de se mettre à table, Jacques de Bethencourt dit au contraire : « *Les malades feront une promenade après chaque repas, car la promenade au sortir de table est, d'après Aristote, une excellente mesure d'hygiène* (2).

(1 et 2) *Nouveau Carême de pénitence*, traduction d'Alf. Fournier; Paris, 1871. (*Collection des anciens syphiligraphes.*)

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. 1

Vie de Villalobos 9

Poème et traduction 35

Notes et commentaires 113

Imprimé à Paris

PAR GASTON NÉE

I, RUE CASSETTE, I

MDCCCLXC

